REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LIX Tome II Octobre 1953

POURQUOI

Puisque les îles ont encore
Cette patiente soif d'eau
Et l'océan
Ce grand besoin de rivage.

Puisque toute la mer est offerte
A chaque vague
Et qu'à un simple sillage
Son bateau est accordé.

Puisque au bout de tous les arbres
Il y a des racines
Et au début de chaque ruisseau
Une source.

Puisque à tout bruit
Ecoute un silence
Et que l'espoir a encore
Ce goût d'espérance.

Puisque tout nombre
Peut être un entier
Et qu'à toute pesanteur
Une main est donnée.

Puisque Tu es.

Cécile CLOUTIER

Notes sur l'amitié

« Quomodo in vita sua dilexerunt se,
ita et in morte non sunt separati ».

Qu'est-ce que l'amitié ? — Sa fine fleur la joie. — Jésus et ses amis : Marie-Madeleine. — Jean l'Evangéliste. — Les saints et leurs amis : François-Xavier, Bernard de Corléon. — François et Claire d'Assise, et « Frère Jacqueline ». — L'amitié chrétienne. — Plus que toute autre exquise. — Par l'humain au divin. — La charité envers Dieu. — Aimer avec actions de grâces. — Bernard de Clairvaux et Guillaume de Liège. — « J'aime plus et suis moins aimé » ? — L'amour fort comme la mort. — Leçon d'un saint à un saint.

Au XIIIe siècle, une bien gente allégorie suggérait à Marie de France son célèbre quintil sur l'amitié :

Mais si l'on veut les séparer,
Le coudrier meurt promptement,
Le Chèvrefeuille mêmement.
Ainsi, belle amie, est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Ce cramponnement irrésistible, cet ancrage profond, et pour ainsi dire, vital d'un être dans un autre, avec l'entière vigueur de ses racines, a été vécu et chanté, à travers les âges, non seulement par les poètes, mais par tout ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité. Le coudrier et le chèvrefeuille, aux entrelacs si étroits qu'on ne saurait les diviser sans causer sûrement leur mort, sont moins divins peut-être, mais évoquent quand même, n'est-ce pas ? telle mémorable parabole de la vigne et des sarments...

Un homme — Homme-Dieu, celui-là ! — a rêvé lui aussi, à son heure, avant nous et comme nous, de fusion, de compénétration, d'anéantissement en ceux qu'il aimait : « Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit de lui-même et sans demeurer

sur la vigne, ainsi vous, si vous ne demeurez en moi... Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruit... Si quelqu'un ne demeure pas en moi...

Si vous demeurez en moi... Demeurez en mon amour... Vous demeurerez en mon amour[1] ».

Quelle récompense attache aussitôt le Christ à cette sublime unité des âmes dans la charité réciproque, dans l'amitié ? « Je vous ai dit ces choses pour que ma joie soit en vous, et qu'ainsi votre joie soit parfaite ». Suave fruit promis, pour tous les temps et sous toutes les latitudes, à cette merveilleuse alliance, à ce véritable testament et pacte spirituel qu'est l'amitié : la joie, notre joie mutuelle (à ceux qui s'aiment). Sa joie, c'est-à-dire celle de Dieu, joie que Jésus anticipe lui-même pour nous « parfaite », et dont plusieurs scènes de son existence terrestre nous livrent comme un ineffable avant-goût.

Sur ce thème amitié, divers épisodes de l'Evangile sont en effet fort lourds de signification et de mystère. Béthanie et la dernière Cène nous montrent tour à tour le pur et l'impur dans le contact immédiat du Maître. Marthe, en fille bien élevée, tenait depuis toujours maison pour Lazare son frère, et c'est Marie, celle qui a traîné les routes et les bouges, que Jésus admet, élève aux délices de son intimité dans la contemplation. Simon, pharisien, donc avec le certificat de bonne conduite que ce titre implique, était du festin quand Madeleine arrose les pieds divins de nard et les essuie de ses cheveux. Mais à elle la louange, à lui remontrance sur remontrance : « Tu ne m'as pas donné de l'eau pour me laver les pieds... Tu ne m'as pas donné le baiser... Tu ne m'as pas oint la tête d'huile... » Au matin de la Pâque, le soleil étant levé, comme disent symboliquement les Ecritures, c'est la prostituée convertie que Jésus dépêcha vers les disciples en qualité d'apôtre de sa résurrection.

1. Le mot idéal serait celui du R. P. Buzy : « toujours, écrit-il en commentant le discours après la Cène, cette mystérieuse *circumincession* du Père et du Fils, présentée comme modèle de l'union de Jésus et des fidèles » !

Oui, en vérité, pourquoi Madeleine, et pourquoi Jean ? A ce dernier, Notre-Seigneur déploie, ostensiblement, de si exceptionnelles attentions que l'Evangéliste est sûr d'être reconnu quand il sera désigné naïvement, dans son récit, par cette simple périphrase : « le disciple que Jésus aimait ». Deux apôtres ont assisté avec Jean à la Transfiguration ; même l'un d'eux recevra les clefs du Royaume... Mais le don par excellence que constitue la si haute garde de la très sacrée Mère de Dieu, au lendemain du Calvaire, c'est à Jean qu'il est réservé. Jean seul, soit pour sa pureté personnelle, je le répète, soit par un privilège insigne d'élection gratuite, put entendre, blotti dans le sein de notre divin Sauveur, les battements de « ce Cœur qui a tant aimé les hommes ».

Après l'école du Modèle unique, celle des Bienheureux et Bienheureuses, dont l'attitude, croyez-moi, n'est pas moins éloquente. Saint François-Xavier portait sur sa poitrine un faisceau de signatures découpées dans les lettres de ses amis. De ses correspondants les plus aimés, il « réclamait » périodiquement au moins quatre pages d'écriture. A ceux qu'il dut renoncer à revoir sur la terre, il donnait volontiers rendez-vous au ciel, avec la promesse d'une reprise là-haut, de leurs chers entretiens, prématurément mais héroïquement sacrifiés ici-bas. Le bienheureux Bernard de Corléon, moine capucin réputé pour ses macérations effrayantes au service de Dieu, témoignait une rare tendresse à ses amis. Ne revint-il pas, porté littéralement dans les bras de la Très Sainte Vierge Marie, la nuit même de son agonie, vers un confrère qu'il affectionnait, et qu'il tint enlacé jusqu'au matin ; après laquelle étreinte de plusieurs heures, ramené sur sa couche, il expira ?

Claire d'Assise nourrissait pour le patriarche François, son « unique colonne après Dieu », une amitié qui ne se démentit pas durant leur quart de siècle de farouche séparation en ce monde. Le *Poverello* avouait avoir osé lever les yeux sur deux visages féminins dans sa trop courte et errante vie ; Claire et... Jacqueline. Vint un jour, après la défection des principaux Mineurs et sa propre stigmatisation sur le mont Alverne, où

le Séraphique Père se sentait le cœur tellement serré dans la poitrine, qu'il suppliait Léon ou Egide qu'on voulût bien lui faire de la musique ; c'est alors que les anges prirent l'habitude de lui jouer de la viole. « Frère » Jacqueline, comme François la nommait délicieusement, fut celle qui apporta à l'auguste moribond tel « électuaire » ou crème aux amandes de sa confection que ce dernier avait désiré manger. Seule femme admise auprès du Bienheureux de son vivant, elle seule, aussi, de son sexe, a mérité de dormir dans l'ombre du mort son dernier sommeil, puisque, tout près du massif tombeau central, en la basilique Saint-François, à Assise, dans une fragile châsse à part, on vénère aujourd'hui ce cœur prédestiné [1].

Sans rejoindre nécessairement le niveau de celle des Saints, l'amitié chrétienne reste, il me semble, plus qu'une autre exquise, recèle des raffinements, une délicatesse, comporte une oblation de chacun dans l'échange, qui sont bien inconnus des relations humaines ordinaires. S'il y avait plus de généreux, il y aurait moins d'ingrats, dit le proverbe. Ne pas attendre d'une âme plus qu'elle n'est capable de donner : voilà, en amitié, un principe libéral, j'en conviens, mais extrêmement utile. Et lorsqu'on a montré à autrui, dans le passé, cette mesure d'indulgence, on pourra se trouver premier à en bénéficier par la suite. Pour ma part, chaque fois que j'avais offensé un être cher — à ma connaissance, du moins — je savais demander humblement pardon, invoquant mille défaites, hélas ! trop personnelles, telles que mon ignorance, mes déficiences, mon inaptitude foncière à tout bien : raisons fameuses qui ramènent la créature à son vrai rang de contingente et de faillible, et la replacent en son rôle de satellite dans l'orbite de l'Increé.

D'expérience, je puis dire que j'ai joui intensément de mes amis. Comme toute vertu, l'amitié oblige à des examens de conscience réguliers, à des retours sur soi, sur les comportements, moins d'autrui, que de sa

1. Saint Antonin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, raconte qu'un autre ami intime de François, Dominique lui-même, obtint, après de longues instances, la corde grossière que portait le Séraphique Père : il s'en ceignit et ne la quitta plus jusqu'à la mort.

propre personne : sage moyen de supputer sans peine combien infiniment plus de fois nos amis ont eu occasion de se plaindre de nous, que nous-mêmes d'eux. Tout compte fait, que de services qui nous étaient rendus furent mal appréciés ou à peu près point. Je n'en reviens jamais des bontés des miens pour moi, et certes, par contraste, je me vois si pleinement débitrice envers chacun que je ne suis pas loin de me sentir l'incurable égoïste. Que d'excuses n'est-il pas aisé et réconfortant de découvrir au « cher prochain » ! Que d'explications pour ses prétendus écarts ! que de pharisaïsme dans nos jugements, partiaux et hâtifs ! Du reste, ajoutait Notre-Seigneur, quoi de méritoire à aimer nos amis : les païens n'en font-ils pas autant ? Il suffit que l'on cesse de se rechercher, de s'adorer soi-même dans ses semblables, pour que tout soit changé ! Mettre les miens sur un piédestal, Dieu m'en garde ! Quel bonheur de les voir au contraire tels qu'ils sont, avec leurs lacunes et leurs carences d'hommes, et de les aimer enfin tels quels, pour eux-mêmes, ou, mieux encore, pour Dieu. C'est bien là le sens que prêtait, par exemple, à l'amitié chrétienne, un saint Bernard, et l'estime dans laquelle il la voulut tenir. Mais j'oublie l'essentiel.

L'amitié m'inspirait, me donnait particulièrement des ailes à la prière. Les miens m'ont enseigné, sans le savoir, une méthode d'oraison, traditionnelle d'ailleurs chez plusieurs mystiques d'envergure, et que j'aime à croire influente sur le cœur de Dieu. J'appliquais éminemment à Jésus les splendeurs que j'apercevais dans les sentiments les plus nobles de mes amis : autant de formules souveraines pour parler au Christ, de mots amoureux à Lui murmurer, d'actions de grâces à Lui rendre — le tout appris à ce commerce. Ma confiance dans les âmes aimées, *si parva magnis*, me dictait une confiance illimitée en Dieu ; ma répugnance à leur déplaire, une répugnance semblable, multipliée à l'infini dès que Notre-Seigneur était en cause ; mon regret de l'avoir fait une contrition qui atteignait spontanément, je pense, envers le divin Maître, au presque parfait...

On ne peut trop insister sur cette admirable confiance qui me paraît le point culminant, le fleuron et le couronnement de l'amitié. Que dis-je ? De nos amis, même sur le plan humain, il faudrait exiger d'autant plus qu'ils nous sont plus chers, et aimer qu'on nous taxe nous-mêmes à la limite de nos ressources et de notre amour. Ainsi, à plus forte raison, pour Dieu. Une réticence, une hésitation dans la demande m'offense — donc l'offense jusqu'à l'illimité. Quelqu'un qui n'abuserait pas de nous, à la condition, naturellement, de nous rendre amour pour amour, serait en quelque sorte indigne de nos faveurs. De même quiconque aime Dieu de toute son âme, de toutes ses forces et par-dessus toutes choses, et hésite à Lui faire violence, à soutirer mille grâces inestimables du Trésor céleste, à arracher à la Miséricorde infinie un salut surabondant pour ceux qu'il aime, n'est pas digne de Dieu. Quand nous résoudrons-nous hardiment à juger de l'amour de nos amis pour nous à la grandeur des services, non pas obtenus d'eux, mais sollicités de nous ? Plus un frère use de son frère, plus il l'aime. A l'échelon supérieur et surnaturel, plus on « cultive » Dieu, sans répit et quasi témérairement, plus on le harcèle avec nos importunités de préférence désintéressées, mais même, à la rigueur, intéressées, plus on traite Dieu en Dieu, implorant l'omnipotente Munificence pour nous et les nôtres avec la certitude d'être exaucés, plus on est proche de Dieu, selon la magnifique assurance donnée naguère à sainte Marguerite-Marie : « Ton cœur manquera de secours quand mon Cœur manquera de puissance ».

Je note enfin, dans l'âme de ceux qui font plus qu'avoir goûté à l'amitié chrétienne, qui en vivent, la présence, la persistance radieuse d'une indéfectible espérance. Tout comme elle ignore la désillusion et l'aigreur, cette amitié échappe au désespoir qui, trop souvent, est le partage et fait, si l'on peut dire, le drame des liens humains. Nous regarder vieillir et mourir les uns les autres, non seulement sans amertume, mais avec résignation, voire une espèce de jubilation dans la croix, est un phénomène tellement au-dessus des lois générales, en amitié, et de la

moyenne des sentiments terrestres, qu'il tient du miracle. Monsieur Mauriac a des accents mélancoliques, dans son *Journal*, à la pensée que le reflet de la mortalité sur les visages aimés ne se retrouvera plus, après la mort, même dans la perspective d'une future résurrection, avec éclat concomitant des chairs glorifiées. Qu'importe ! Nos frères et nous marchons ensemble, la main dans la main, vers la Patrie : ce qui compte est que le rendez-vous ait été fixé de bouche de Dieu, et que nous y soyons aveuglément fidèles.

J'en viens à saint Bernard ; nous terminerons par là. Guillaume de Liège, abbé cistercien de Saint-Théodoric, avait, dans une lettre au glorieux abbé de Clairvaux, fait à ce personnage de sa dilection le reproche d'être « moins aimé de lui que lui-même n'aimait ». Son illustre ami lui sert, dans un style incomparable, la leçon suivante, qui sera notre mot de la fin. Je traduis de l'italien [1] : « Si personne ne sait ce qui est au cœur de l'homme, fors l'esprit de l'homme qui est en lui, et si Dieu seul pénètre le cœur, tandis que l'homme ne voit que le visage, je m'étonne et m'émerveille grandement que tu te sois cru assez éclairé et perspicace pour pouvoir apprécier à sa juste valeur notre amitié réciproque, et discourir, non seulement sur tes propres sentiments, mais encore sur ceux de mon cœur. C'est, en effet, une faiblesse de l'esprit humain, non seulement de confondre le bien et le mal, la vérité et le mensonge, mais aussi de tenir souvent pour une certitude ce qui n'est que doute, et pour doute une certitude. De fait, je connaissais cette parole : « Mes petits enfants, n'aimons pas de bouche, et simplement avec des mots, mais par des œuvres et en vérité ». Eh bien ! quand as-tu jamais eu besoin d'œuvres de moi, et que celles-ci t'aient fait défaut ?

O Dieu, qui sondez les reins et les cœurs ! Soleil unique de justice qui illuminez de vos rayons — de grâces diverses — les cœurs si divers de vos serviteurs, vous savez que je l'aime. Et, à cause de vos dons et de ses mérites, je sens que je l'aime. Or, combien je l'aime, vous le savez,

---

1. Voir M. Serena : *La storia di un' amicizia.* Dans *Vita Christiana*, Florence, septembre-décembre 1951.

et non pas moi ! Vous, ô Seigneur, vous qui nous avez donné de nous aimer, vous seul connaissez exactement le degré d'amour que vous lui avez donné d'éprouver envers moi, et à moi pour lui. Et lequel d'entre nous, sans une révélation spéciale de vous-même, osera affirmer : « J'aime plus et suis moins aimé », à moins qu'il n'ait déjà contemplé dans votre lumière sa propre lumière, et n'ait appris par la lumière de votre vérité dans quelle mesure il brûle du feu de la charité ?

« Tandis que moi, je me contente pour l'heure de voir dans votre lumière mes ténèbres, jusqu'au jour où vous visiterez celui qui gît dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, ce jour, où par vous, seront révélées les pensées des cœurs et des reins, manifestés les desseins obscurs, et où, les ténèbres s'étant évanouies, on ne verra plus désormais, dans votre lumière, que la lumière. Oui, je sens que c'est à cause de vos dons que je l'aime ; encore ne vois-je pas dans votre lumière si je l'aime suffisamment. En réalité, je ne sais si je suis parvenu à ce suprême degré d'amour où un homme donne sa vie pour ses amis. Qui peut se glorifier d'avoir un cœur entièrement chaste, un cœur entièrement parfait ?

« O Seigneur, qui illuminez ma faible lampe, celle à la lueur de laquelle je vois déjà mes ténèbres et en éprouve de l'horreur ; ô mon Dieu, daignez aussi raviver ce rayon, afin que j'aie la joie de voir en moi la charité ordonnée, et ainsi, que j'aime ce que je dois aimer, dans la mesure et de la manière qui conviennent, et uniquement pour vous, et que je ne veuille être aimé qu'en vous, et non pas au delà du degré selon lequel je dois l'être... — Quant à toi, ô Guillaume mon révérendissime Père, pourvu que tu me cherches tel que je suis et non pas tel que tu m'imagines ! Tu t'acharnes en moi après quelque chose que je ne possède point, tu t'obstines à la poursuite, non de moi, mais de ce que je ne suis pas. Pour ce motif, tu es déçu, parce que je ne suis point ce que tu voudrais que je sois. Au vrai, comme tu le dis bien dans ta lettre, ce qui te manque en moi est Dieu ».

Jeannine BÉLANGER

Réflexions sur le pragmatisme contemporain et l'enseignement religieux

Influence du pragmatisme sur l'enseignement et la pratique de la religion

Le pragmatisme contemporain semble un phénomène propre à la civilisation dont nous vivons depuis la révolution industrielle du siècle dernier. Il ne s'agit plus de la doctrine philosophique de William James. Nous sommes en présence d'une attitude d'esprit inconsciente qui fait juger des réalisations humaines, avec une conviction tranquille et dans une ignorance invincible des valeurs spirituelles.

Virgil Georghiu nous montre dans la *Vingt-cinquième Heure* comment la civilisation contemporaine s'emploie systématiquement à soumettre l'homme aux lois de la machine. Or le but premier de la machine — sa fin dernière — c'est la production des richesses matérielles. Ainsi le sens des valeurs est déplacé. Un homme n'a plus de dignité personnelle. Sa valeur apparaît selon une optique nouvelle : celle de l'efficience — du recrutement — et de la production matérielle. Rappelons-nous les diverses tentatives de certains Etats américains pour rendre légal le meurtre des aliénés, des vieillards et des grands malades, sous prétexte que ceux-ci étaient désormais inutilisables dans une société comme la nôtre.

Le pragmatisme de James et de Dewey faisait une certaine part aux règles de la moralité publique, dans les attitudes sociales respectées par un milieu donné. Mais dans le pragmatisme nouveau, tout est relatif. Il n'y a plus rien de sacré, en soi, rien de vrai, rien d'objectivement bon. Tout est bon, tout est vrai, qui est utile à une fin — quelle que soit cette fin. La religion ne pose même plus de problème de vérité. On l'honore comme une relique d'un autre âge. Mais on n'en tient aucun compte dans la conduite de la vie, car on la considère comme inutile et périmée [1].

---

1. J. Leclercq, *Penser chrétiennement son temps*, Paris, Téqui, 1951.

Il existe donc aujourd'hui un amoralisme déconcertant dont l'influence est d'une gravité profonde en matière d'éducation. Et rares sont ceux qui échappent à son emprise.

Les institutions américaines d'Education Supérieure ont vu dans les trahisons retentissantes de leurs chefs d'Etat, les conséquences directes du pragmatisme moderne. Le « Teacher's College » de l'Université de Columbia — qui n'a jamais péché par excès d'orthodoxie — préconisait récemment l'enseignement de la morale, pour apprendre aux jeunes le respect de la vérité, l'horreur du mensonge et de l'erreur [1]. Princeton, Yale et Harvard, dans un manifeste collectif, déploraient l'absence totale de critères de moralité chez les hommes qui demain présideront aux destinées de la nation américaine. On veut désormais que l'étude de la Bible soit une condition du baccalauréat [2].

Une telle prise de conscience collective s'impose aussi aux éducateurs catholiques. Le souci d'émulation dans les disciplines profanes, les programmes de plus en plus chargés, la pression même des parents, soucieux de pousser leurs enfants — tous ces facteurs combinés — aiguillonnent notre philosophie de l'éducation vers un pragmatisme qu'on désavoue pourtant en principe. Il faut voir l'importance relative qu'on accorde à la formation religieuse dans nos institutions secondaires d'éducation.

Il est légitime de viser au succès de nos élèves et de souhaiter qu'ils aient accès aux postes de commande dans une société déchristianisée. Mais n'oublions pas qu'un chrétien médiocre est un scandale qui neutralise l'influence de l'Eglise et entrave sa mission. Pie XI demandait qu'on imprègne d'esprit chrétien toute organisation scolaire : maîtres, programmes, manuels, matières enseignées. Citant la parole de Léon XIII, il continuait : « Il ne suffit pas de donner l'instruction religieuse à certaines heures du jour ; l'entraînement des élèves doit baigner tout entier

1. *Life Magasine*, Dec. 1, 1952.
2. *General Education*, Harvard, 1952.

dans une atmosphère de piété. Sans ce climat chrétien, l'enseignement profitera peu aux élèves ; il leur causera même un tort considérable » [3].

Pour faciliter notre examen de conscience collectif et donner à ces quelques réflexions un caractère positif, essayons de saisir le pragmatisme à *l'œuvre*, soit dans notre *façon d'enseigner*, soit dans les *omissions qui dénotent* le peu d'importance qu'on attache inconsciemment à cette discipline pourtant essentielle.

On aborde trop souvent les cours de religion avec une méconnaissance déconcertante de la complexité de la matière, des exigences psychologiques des enfants et des influences profondes qu'exerce sur eux le milieu familial.

La religion, en effet, n'est pas une discipline scolaire qu'on peut enseigner comme la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Elle a son côté intellectuel et son aspect mémoire dans les questions et réponses du catéchisme. On les exploite malheureusement comme un expédient qui dispense le maître de tout effort, mais qui risque, hélas ! de dégoûter ces jeunes âmes qu'on est chargé de faire épanouir au soleil de l'amour divin. Le jeune enfant est incapable d'absorber une doctrine abstraite ; mais il est capable d'affection et de loyauté pour des personnes dont il se sent aimé. Lui présenter la religion comme une affaire de cerveau, c'est aller à l'encontre des lois biologiques de son être et c'est fausser aussi les perspectives de la foi. La religion est essentiellement une vie et un sens de Dieu. Elle est un engagement total de tout l'être — affaire d'esprit, de cœur et de chair — comme l'Incarnation qui la résume. C'est donc la Personne aimante de Jésus qu'il faut présenter aux enfants — Il est le cadeau du Père éternel — le Secret par excellence d'un Ami à ses petits amis. Et, des exigences de cet amour, suivront les règles de la conduite humaine. Mais précisément, cette affectivité qui caractérise l'enfant, a déjà franchi tout un cycle de son évolution au moment où commence l'aventure de l'école. L'indifférence des parents, leur

1. *Divini Illius Magistri*, Pie XI, Encycl. sur l'*Education chrétienne de la jeunesse*.

incurie, leurs mésententes, ont pu introduire dans le développement affectif d'un jeune cœur toute une série de déviations qu'il serait désastreux d'ignorer. L'enfant qui entre à l'école n'est pas une cire malléable où l'éducation religieuse va s'imprimer docilement sous l'action du maître. D'autres ouvriers de la première heure ont déjà façonné son âme, orienté ou faussé un mécanisme intérieur qui offrira des résistances caractérielles difficiles à vaincre. Pour mieux comprendre ces orientations de base, parcourons ensemble les divers stades de l'évolution infantile où s'insèrent des troubles sérieux de personnalité.

Le stade initial de l'affectivité

Chez les nourrissons, l'amour est une satisfaction sensuelle qui correspond à un besoin naturel : celui de se nourrir. La mère est une pourvoyeuse, une nourricière que l'enfant aime d'un amour captatif. Le sevrage présentera donc un premier problème de transfert affectif dont l'influence se fera sentir jusque dans la vie d'adulte. Si ce transfert — de l'amour-nourriture à l'amour-altruiste — ne s'effectue pas normalement, il est fort probable qu'un complexe de sevrage et de retrait s'implantera dans la personnalité psychique avec tous ses mécanismes inconscients de défense. Le caractère de cet enfant en restera profondément marqué.

La générosité, le don de soi et l'engagement désintéressé pour le triomphe d'une cause, laisseront assez froid un grand enfant mal sevré, s'il ne rencontre, pour motiver ses élans, un gain personnel ou un intérêt particulier. C'est parmi ceux qui n'ont pas liquidé ce complexe de sevrage qu'on rencontre les paresseux, les indolents, les habitués du jeu de hasard — cartes, courses — tout ce qui rappelle la mère nourricière et prolonge jusqu'à l'âge adulte un infantilisme déplorable. Ces gens serviront l'Eglise s'ils peuvent en retirer un prestige personnel, soit dans la politique, le commerce ou l'avancement dans la vie.

L'éducateur se fait parfois illusion sur les motifs cachés qui poussent les enfants à se prêter aux tâches secondaires de l'école : nettoyage des

classes, entretien des tableaux, etc. On veut former ces enfants au sens du dévouement social et l'on est fort surpris parfois des démissions soudaines lorsque l'intérêt personnel n'a pas été favorisé dans les matières scolaires.

L'on n'insistera jamais assez sur le rôle des parents dans l'éducation religieuse et caractérielle des enfants.

Autonomie et affectivité

Ce stage de l'évolution affective correspond à l'âge de l'automonie. L'enfant de deux à quatre ans explore le monde environnant et doit apprendre — par des conflits — à accepter le monde tel qu'il est : lois de la nature inexorables — le feu qui brûle, les solides qui résistent et mettent des freins extérieurs à l'assouvissement de ses désirs.

C'est l'âge de la maturation des muscles, du respect de soi, par l'apprentissage de la propreté personnelle. Cette éducation de la propreté est une pierre d'achoppement pour de nombreux parents, et, malheureusement pour l'enfant, le point de départ de déviations profondes dans l'orientation de son caractère. Ceux qui n'auront pas appris de leurs parents des réflexes sûrs — mais qui auront été brusqués, incompris, rudoyés, développeront facilement des attitudes d'auto-punition, de brutalité, de jalousies fraternelles ou parentales. Ils seront propres à leur heure et profiteront de circonstances spéciales pour se venger de leurs parents par une conduite qui prendra les proportions d'un drame. D'autres chercheront à tromper leur abandon par des satisfactions personnelles qui engendreront des habitudes pré-morales, dont les conséquences se feront sentir à la puberté.

Les grands névrosés de l'âge adulte, les obsédés surtout, s'expliquent par une régression à ce stade de l'évolution affective.

L'éducateur qui cherche à faire pénétrer, dans ces jeunes pousses mal formées, un amour confiant dans le Père éternel, aura à combattre d'abord la vision d'un père terrestre que l'enfant réprouve dans son imagination et dans son cœur.

Ici encore l'influence des parents est un facteur tout-puissant dans l'orientation caractérielle que cherche à promouvoir maîtres et maîtresses dans l'exercice de leur fonction.

Initiative et affectivité

Ce stade de l'évolution affective d'un enfant s'étend approximativement de cinq à sept ans. C'est l'âge où l'enfant, ayant découvert le monde extérieur ainsi que ses lois inflexibles, découvre son propre monde — masculin ou féminin. L'enfant a un besoin profond et instinctif de savoir, d'expérimenter, de se rassurer et de comparer, devant le mystère des accidents de naissance. N'oublions pas que c'est l'âge de l'initiative, l'âge des jeux d'imitation. Il faut à ces enfants des modèles, pour discipliner les instincts, nourrir en eux l'amour et faire naître des loyautés. L'amour des parents et les exigences pratiques de cet amour dans la conduite de la vie ; l'amour de Jésus et le souci de lui plaire par une conduite appropriée, voilà par excellence le moyen d'engendrer l'enfant à la vie morale [1]. C'est une œuvre d'art qui demande encore beaucoup plus d'amour et de force d'âme que la formation des tissus délicats dans le sein maternel.

C'est l'époque où les parents, en priant et en faisant prier, forment l'esprit religieux de l'enfant. Il faut penser aux renoncements pour les autres, aux services à faire rendre, au respect de la propriété d'autrui — les jouets des frères et des sœurs. L'enfant développera ainsi un sens d'intégrité et de plénitude dans l'accomplissement des tâches suscitées et inspirées par l'amour de Dieu ou des parents. Ses succès l'inciteront à de nouvelles conquêtes de soi pour les autres.

Heureux l'enfant qui, à cet âge, rencontre des parents conscients de leurs responsabilités. Il arrive trop souvent que la découverte du monde masculin ou féminin soit pour l'enfant une période pénible de refoulement, d'incertitude et de régression. Des parents étroits et jan-

---

1. *Le problème du sens moral.* Voir E. Hugueny, *Eveil du sens moral*, Rev. Thom., 1905-13.

sénistes, au lieu de montrer aux enfants que tout est normal chez le garçon comme chez la fille, selon le modèle des papas et des mamans, referment ces enfants par des interventions glaciales, des menaces, des mensonges et des fables. Les menaces engendrent la crainte, la timidité, les curiosités morbides et les rêveries. Elles retardent le développement normal et déclenchent des attitudes regrettables. Par contre, le mensonge, dans un domaine où l'enfant cherche à satisfaire une curiosité légitime, engendre vite l'habitude du mensonge. Les grands menteurs imaginatifs et loquaces trouvent leur fixation à ce stade de l'évolution affective. Il est nécessaire que l'enfant accepte son sexe, i. e. le garçon adoptera son père comme modèle, la fille sa mère, sans exclure l'amour de l'un et l'autre parent.

L'ambivalence aura des conséquences plus graves qu'on ne le croit généralement. Qu'il suffise de mentionner avec les psychanalistes les complexes d'infériorité, de mutilation, d'Œdipe et de Diane, pour donner une idée des problèmes de personnalité qu'une explication franche et loyale aurait peut-être liquidés [1]. Les deux grandes catégories dans lesquelles rentrent les victimes d'une éducation familiale tronquée sont les caractères difficiles et les caractères élusifs. Il y aurait beaucoup à dire sur les enfants impossibles : les dissipés, les hystériques, les vindicatifs et les paranoïaques ; de même sur les caractères faibles : les boudeurs, les menteurs, les voleurs. Mais il semble y avoir unanimité parmi les psychologues. Ils attribuent ces troubles de caractère à l'indifférence, l'incurie et la négligence du milieu familial.

L'enfant rencontre donc au foyer ses premiers conflits et ses premières difficultés. C'est là qu'il « pompe des atmosphères » — affections, encouragements, sévérités, incompréhensions, gâteries. La façon dont il réagira au foyer, dans la solution de ses problèmes affectifs, est le point de départ des attitudes qu'il prendra dans l'avenir en présence des grands conflits de la vie. La réaction des adultes devant succès et échecs — surtout chez

1. *Pourquoi avoir honte de nommer ce que Dieu n'a pas honte de créer.* Saint Clément d'Alexandrie.

les névrosés — est d'une nature infantile, une régression aux solutions accoutumées ou aux méthodes de la première enfance, conduites agressives ou conduites élusives.

La morale traditionnelle de l'Eglise rencontre ici les exigences de la psychologie des profondeurs pour mettre en un singulier relief les responsabilités des parents dans la formation du caractère.

Période de latence

La nécessité d'une collaboration entre l'Eglise, la Famille et l'Ecole se fera plus urgente au seuil de l'adolescence. Après l'éveil de la raison, il semble que l'affectivité enfantine subisse une période de latence jusqu'à la puberté. L'enfant est pris par ses jeux, ses activités scolaires. Il trouve auprès des parents une certaine compensation pour les difficultés de l'école et vice versa. Une école de parents aura raison des difficultés les plus graves. La méthode d'autorité, envisagée comme un service — mis à disposition du dynamisme vital — ne rencontrera pas de problèmes insolubles en dehors des cas pathologiques. L'on constate malheureusement que peu d'éducateurs savent mettre à profit ce sommeil apparent des forces psychiques, qui creusent pourtant dans l'âge des courants profonds que la puberté fera éclater au grand jour.

La personnalité du maître, son sens de Dieu, sa charité désintéressée, son souci apostolique, tout cela engendre une confiance inébranlable chez cet être d'intuition et de sensibilité qu'est alors l'enfant. C'est l'âge de la création des habitudes : habitudes de piété, de prière — attitudes révérentielles en regard de l'autorité — souci de plaire à Dieu et au prochain — par l'exécution des tâches apostoliques : services au prochain, intérêt pour les missions, apostolat de la prière, etc. Faire agir, faire prier, faire partager avec les autres les joies comme les petites peines de la vie. C'est aussi l'âge du culte des héros — et du Héros par excellence : Notre-Seigneur, qui donne sa vie pour ceux qu'Il aime. Le dogme catholique s'enseignera d'une façon visuelle, dans l'Evangile et l'Histoire Sainte.

Là s'étalent les merveilles d'amour, les nombreuses initiatives de Dieu pour délivrer les hommes des chaînes du péché et les conduire à Lui. La morale catholique apparaîtra dans sa véritable perspective — celle d'une montée vers Dieu, une conquête de soi, par Jésus notre compagnon de voyage et notre compagnon d'éternité.

Rien ne saurait enflammer le cœur comme la considération de l'humanité sainte de Notre-Seigneur. Dieu est partout — comme les rayons du soleil qui illuminent tout. Mais les rayons du soleil n'enflamment les choses qu'en passant par une lentille ou une loupe qui les centre dans un foyer. De même pour Dieu. L'humanité sainte du Sauveur, disait Thomas Merton — commentant saint Thomas — c'est la lentille qui enflamme nos cœurs charnels de charité divine.

Le sens du catholicisme social

Mais comment aimer Jésus sans partager sa sollicitude pour le monde qu'il est venu sauver ? Le dogme est source de vie divine et source d'apostolat. Le catholicisme doit être social ou il ne sera pas. C'est là une doctrine que l'Eglise ne cesse de proclamer par la voix officielle de ses pontifes — depuis Léon XIII jusqu'à Pie XII.

Or, si l'on juge notre enseignement religieux contemporain par ses fruits, il faut constater une absence presque totale de sens social et de souci d'apostolat chez nos jeunes catholiques. Et cette omission équivaut à une hérésie. Nous avons prêché un catholicisme de sécurité personnelle, un catholicisme de refuge et de démission. La morale détachée de sa source dogmatique n'est plus une marche vers Dieu à pas d'amour. Elle n'est plus la grande aventure du retour au Père, avec des compagnons de voyage qu'on a gagnés au Christ, la voie, la vérité et la vie.

On a usé d'expédients et présenté la morale comme un code froid de recettes prohibitives, une assurance contre le feu éternel, une crainte servile de Dieu qui a fait de nos enfants des vaincus de la vie avant d'avoir vécu. Saint Thomas d'Aquin, dans son commentaire sur l'épître

aux Colossiens, nous répète à satiété ce que les psychologues modernes semblent avoir découvert : « L'homme retient l'impression reçue dans son enfance. Il est naturel à ceux qui sont nourris dans la servitude de toujours demeurer craintifs. N'a-t-on pas dit que les Israélites ne furent pas immédiatement conduits vers la Terre promise, mais retenus dans le désert ; parce que nourris dans l'esclavage (Egypte), ils n'auraient pas eu l'audace d'attaquer l'ennemi ». Pour former une âme chrétienne, il faut lui garder le goût du risque et de la conquête. Nous ne vivons plus sous le moralisme légal qui caractérisait le peuple d'Israël. Nous vivons sous la loi d'amour. Dieu est amour et seul l'amour divin vécu avec joie peut motiver une conduite humaine. L'amour est une ascension de conquête et de dépassement, qui arrache l'âme aux misères de la chair et la fixe en Dieu. Sans une certaine expérience de Dieu, un maître ne pourra allumer dans de jeunes âmes la flamme apostolique si nécessaire pour le don absolu de soi à l'absolu de Dieu.

L'adolescent apôtre

Si nous parlons du don absolu de soi devant l'absolu de Dieu, c'est que nous songeons au drame des adolescents incompris et perdus — parce qu'on n'a pas su les lancer dans cette voie de la conquête. La puberté est une véritable explosion dans le champ de la conscience, de toutes les pulsations sourdes de la première enfance, des instincts de possession, de puissance et de plaisir, dans un bouleversement physiologique mystérieux et mystifiant.

L'adolescent est par définition un révolté qui cherche son identité. Il déchire avec violence toutes les attaches du passé : habitudes d'enfants, jeux d'enfants, propos d'enfants, réglementations, discipline et soumission. Ce qu'il cherche, c'est une existence autonome, comme le nouveau-né qui brise les liens charnels du sein maternel et commence son existence propre.

Cette révolte le jette dans une profonde angoisse. Car, au milieu d'appels multiples et contradictoires — qui, tour à tour, le séduisent et le

lasse — il reste indécis et indéterminé. C'est l'âge des rencontres sentimentales, des amitiés particulières dont le but avéré est la recherche de la vérité : vérité sur soi, sur le monde, sur le sens de la vie et sur l'avenir.

Il est regrettable de voir des éducateurs s'acharner à maintenir devant ces jeunes les mêmes attitudes autoritaires qui s'appliquaient à la petite enfance. On exaspère ainsi ces enfants et on accentue davantage en eux l'esprit de révolte et d'indétermination. Toutes ces forces vitales qui bouillonnent au fond de leur être sont alors inutilisées et risquent de se fixer dans la partie sensuelle et animale de l'homme ; et c'est un désastre. La seule formule d'éducation possible à cet âge — est la collaboration confiante dans cette recherche angoissée de l'identité individuelle. Il ne faut jamais perdre de vue la profonde remarque de saint Thomas d'Aquin : « L'enfant est la cause principale de sa propre éducation ». L'unification intérieure du moi — comme la détermination des appels confus et contradictoires — ne peut se faire qu'en proposant du dehors un idéal de vie religieuse.

Il s'agit d'intégrer toute cette effervescence vitale, tout ce dynamisme intérieur, tout le faisceau de tendances-forces, en les lançant à la conquête et à la poursuite d'un idéal. En demandant trop peu aux adolescents, on les perd. Le Christ a besoin de leur jeunesse dans les diverses carrières qui s'ouvrent devant eux et qu'il faut faire miroiter devant le regard de la raison et de la foi.

« Collaborer, disait le R. P. Charmot, S. J., c'est se mettre au service non pas des mauvais instincts, mais de la raison, de la conscience et de la foi de ses fils et de ses filles ». Malgré quelques échecs possibles, l'adolescent, qui s'est donné entièrement à la poursuite d'un idéal religieux, saura incarner dans sa vie la beauté des valeurs morales qu'il a acceptées une fois pour toutes, comme vraies — d'une vérité absolue selon le plan universel de Dieu.

L'on pourra compter sur lui, car il agira en sens unique et saura défendre avec ardeur la dignité de sa façon de vivre, en dépit des obstacles et peut-être à cause même des obstacles qui se dressent sur sa route.

Recommandations

Nous recommandons des groupements de jeunes pour fins d'apostolat social. Pour mieux garder au Christ notre jeunesse, il est urgent d'unifier tous les ressorts de son élan vital dans un christianisme profondément « engagé », véritablement incarné dans les réalités existentielles. La vocation de chrétien comporte certains engagements précis dans l'ordre temporel qui lui aussi doit être chrétien. Le vrai chrétien est le sel de la terre, il est un levain qui fait monter vers Dieu cette pâte du monde matérialiste contemporain. Les Canadiens français ne peuvent plus rester repliés sur eux-mêmes, soucieux de garder des traditions honorables, jaloux de leurs droits et des prérogatives du passé. Il faut qu'ils apportent au Canada tout entier une présence et un témoignage. Où sont les conquêtes de notre apostolat ? Saint Paul était fier de son titre de citoyen romain, fier aussi de son ascendance juive, mais ce dont il se glorifiait, c'était surtout de sa vocation d'apôtre : un envoyé, pour construire et édifier, au milieu des gentils, le royaume de Dieu, le Corps mystique du Christ.

En terminant l'exposé de ces réflexions sur le pragmatisme en matière d'enseignement religieux, il est bon de se rappeler l'importance de la personnalité du maître en éducation. Quiconque vit avec des jeunes n'a pas le droit de vieillir. « La jeunesse, disait le Général McArthur, n'est pas une période de la vie, elle est un état d'esprit, un effet de la volonté, une qualité de l'imagination, une intensité émotive, une victoire du courage sur la timidité, un goût de l'aventure sur l'amour du confort ».

On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années; on devient vieux parce qu'on a déserté un idéal. Les années rident la peau. Renoncer à son idéal ride l'âme. La préoccupation, le doute, la crainte et le désespoir sont les ennemis qui lentement nous font pencher vers la terre et devenir poussière avant la mort.

Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille. Il demande comme l'enfant insatiable : « et après ? » Il défie les événements et traîne la joie au jeu de la vie.

Vous êtes aussi jeune que votre foi. Aussi vieux que votre doute. Aussi jeune que votre confiance en vous-mêmes. Aussi jeune que votre espoir. Aussi vieux que votre abattement.

Vous resterez jeune tant que vous resterez réceptif. Réceptif à ce qui est beau, bon et grand. Réceptif aux messages de la nature, de l'homme et de l'infini.

Si un jour votre cœur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard.

F.-M. Drouin, O. P.

OUVRAGES CONSULTÉS

Charles Baudoin, *De l'instinct à l'esprit. Etudes Carmélitaines,* Desclée de Brouwer, Paris, 1950.

Charles Baudoin, *L'âme enfantine et la Psychanalyse,* 2 vol. Delachaux et Niestlé, Paris, 1950. 1er vol. *Les complexes.* 2e vol. *Les Cas et les Méthodes.*

Noël Mailloux, O. P., *Les Parents et la formation de la conscience. Les Méthodes scientifiques dans l'éducation,* Editions du Lévrier, Ottawa, 1941.

F. Charmot, S. J., *L'Amour Humain,* Editions Spes, Paris, 1936.

Dom Th. V. Moore, *Dynamic Psychology,* Part. IV. J. B. Lippincott Co., Editions Familiales de France, 1949.

Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique,* Prima Pars.

Dr J. Dublineau, *Les grandes crises de l'Enfance,* Bloud et Gay, Paris, 1947.

Trois leçons Goethéennes

« Avec le sens très vif que j'ai de ce qui est présent... »
(Poésie et Vérité)

Si la chose créée inspire tant de sentiments, si l'œuvre d'art émeut si profondément, que dire de l'action exercée directement d'homme à homme. La personne humaine est le facteur déterminant de l'enseignement et du développement humain. Le geste d'un ouvrier à l'usine, le sourire d'une mère au foyer, la parole d'un maître s'inscrivent dans la progression sans fin de la création.

L'enseignement prend sa force immédiate dans la séduction ou son contraire, la répulsion. L'amour, non en lui-même mais par sa puissance de transmission, particulièrement celui d'une mère pour son enfant, est capital dans la formation d'un être. L'attraction du vide est également un facteur primordial : l'enseignement que nous recevons doit combler un vide. L'erreur grossière autant que coutumière est la croyance en notre perfection. Il faudra donc que l'enseignement nous touche — l'œuvre d'art, par exemple, doit plaire (cf. la préface de Bérénice) — et également qu'il révèle à nous-mêmes que nous sommes perfectibles.

L'homme, dans la création, détient par sa nature la plus grande intensité de vie manifestée. De là vient la force de son influence. Malheureusement celle-ci est toute momentanée, limitée à chaque instant successif de son existence. (L'homme n'est vraiment appelé à agir que dans le moment — Poésie et Vérité). Par contre, l'œuvre humaine est toujours définitive et figée dans l'instant de sa création — elle ne peut que se détruire — mais elle manque de cette vie faite de continuelles métamorphoses. Je ne pénètre pas trop avant dans ce problème. Je constate que l'œuvre d'art, toujours complète en elle-même, ne peut satisfaire à toutes les exigences de la nature humaine que si elle comble une de celles-ci assez pour anihiler les autres. C'est pourquoi tel tableau,

telle symphonie, qui paraîtront me combler, m'inciteront soudain à des commentaires parfaitement étrangers à l'essence de ces œuvres. Si l'auditeur de Bach peut élever son esprit, je ne sais pas qu'il y ait un homme converti absolument par la musique comme tant d'autres l'ont fait à la voix d'un méchant prédicateur ou à la lecture d'un livre. La vraie puissance, c'est le verbe.

Le verbe à lui seul peut être œuvre d'art. Dans sa forme la plus définitive, il conserve sa puissance humaine qui est la vie. La vie du verbe est peut-être le problème le plus intéressant dans l'aventure humaine. Les Lettres jouent donc, en ce sens, un rôle dont nous avons peu conscience et rarement l'écrivain ne sait pleinement — quoique sa vanité l'y incline — son étonnante responsabilité. Il demeure un être vivant. L'œuvre et l'homme, voilà un double facteur d'enseignement heureusement conjugué dans les Lettres.

Quel que soit le sujet de l'œuvre écrite, c'est la parole humaine qui nous est communiquée. La nature et son poète, le personnage de roman et le romancier, nous sont livrés en modèles. Parfois nettement distincts, souvent intimement unis, l'œuvre et son créateur nous livrent toujours un enseignement, ne serait-ce qu'une attitude vis-à-vis du sujet traité.

Quel enseignement toujours vivant sera celui d'un homme qui, non seulement aura créé des œuvres parfaites et suffisantes en elles-mêmes, mais encore fera entendre sa voix personnelle et humaine au travers de celles-ci. Pour le chrétien, le type unique et parfait du Verbe manifesté est le Christ. Il dépasse les cadres humains où je m'arrête mais demeure néanmoins le modèle.

Dès lors je serai à la recherche d'un tel homme. Certes je ne le découvrirai jamais qui me satisfasse pleinement puisqu'il devrait être un homme parfait ayant créé un œuvre parfait. Je considérerai Goethe — plus exactement je tenterai de dégager ce que son lecteur peut retirer de son œuvre.

En un siècle d'évolution accélérée — les contrastes en firent quelques révolutions politiques, littéraires, philosophiques, — Goethe, de 1749 à 1832, assuma un destin presque phénoménal : sa nature se transforma, il connut de perpétuelles métamorphoses, il parcourut les diverses expériences sentimentales, son esprit se voulut saisir de toutes les idées qui se présentaient ou qu'il forçait à venir à lui. Il se fit le contemporain de Sophocle et contribua paradoxalement à redonner naissance à Shakespeare. De tous ces matériaux, il faisait une incessante synthèse qui vivait en lui, jamais abstraite. A chaque stade atteint correspond une production littéraire. Phénomène encore plus rare, le Faust qui fut pensé en un demi-siècle, est le témoignage même de cette perpétuelle évolution.

Il faut demander au titre d'une des œuvres les plus marquantes de Goethe l'intelligence du composé œuvre-créateur. *Poésie et Vérité* ou *Souvenirs de ma Vie* prête à confusion. Je crois, pour ma part, que si nous ne confondions pas usuellement *réalité* et *vérité*, Goethe n'aurait pas eu besoin de signaler par le titre de son ouvrage qu'il entendait faire une œuvre où se trouverait sa véritable personne, non celle toute extérieure, controlable — et discutable. Il cherchait la vérité de son être, parfois différente de celle de son apparence. Comment juger de la fidélité de Goethe en tel épisode amoureux ? Sera-ce par la biographie objective où les dates sont rapprochées entre l'abandon d'une amante et les prémices d'une nouvelle aventure ? Ne sera-ce pas plutôt par ce mystère à peine découvert qui déplacera tout le problème — si celui de l'amour en est un — que nous entrerons, non plus dans un épisode sujet de roman, dans un cœur ?

Presque toutes les œuvres de Goethe mériteraient en sous-titre *Poésie et vérité*, aussi bien le Goetz de Berlichingen que Pandora. Il est absolument impossible de distinguer l'auteur de l'œuvre. Comment ? On accuse Goethe de n'avoir pas souffert comme Werther ? Mais, lors de la rédaction de ce roman, Goethe s'est créé lui-même Werther —

comme Wagner a créé Mathilde-Isold. Le héros romantique ne prétend point à être l'image de son auteur, pas plus que le contraire : Goethe n'a pas joué de rôle, de personnage de roman. Il n'est pas une faille où s'introduire, Goethe et Werther sont un. C'est l'expérience créatrice par excellence.

Là se trouve le premier enseignement de Goethe. Son intensité d'existence vient d'une faculté foncière comme d'une volonté extrême de connaître une expérience jusqu'à ses limites, en étendue comme en profondeur. Pour Goethe, le terme « connaissance » prend le sens absolu : il ne s'agit plus de savoir, mais de vivre avec ce qu'on sait pour mieux apprendre. Cette vie, il la lui fallait donner à la nature même. Pourquoi ne pas voir là la cause de son attirance vers le panthéisme ? Cette attitude n'est pas une conviction absolue, mais elle n'en ôte pas pour autant à la sincérité. Lorsque le jeune Goethe construisait un autel à la Nature, il ne croyait certes pas en la vérité de son incantation. Mais par ce moyen — il s'y donnait en toute sincérité — il communiait plus intimement avec l'objet de son culte.

On a donné mille raisons à cet appétit de vie. Une santé précaire peut expliquer ce que motive encore mieux la nationalité. L'Allemand, que ce soit dans l'amour de la nature ou dans le domaine de l'érudition, se donne sans restriction. Il faudrait revenir à la fin du XVIIIe siècle et se rendre en Allemagne pour retrouver le « climat » de Goethe. Mais alors, dans quel fatras serions-nous, dans quel amoncellement de courants divers, de systèmes philosophiques, d'œuvres littéraires, nous perdrions-nous ! Dans le mouvement culturel actuel, c'est à Goethe que toutes les nations doivent demander l'expérience de la vie allemande de cette époque.

Car ce guide sûr dépasse son temps pour n'appartenir à aucun. Aussi romantiques — le romantisme n'est qu'une forme particulière qui « exagère » le fond — que soient certaines œuvres, l'ensemble révèle une qualité essentiellement grecque, le sens de la mesure. « Qui veut

de grandes choses doit rassembler toutes ses forces ; c'est seulement dans la limitation que se révèle le maître et la loi seule peut nous donner la liberté » (Nature et Art).

Goethe n'a rien refusé qui vînt de toutes les conditions d'existence. « Un talent se forme dans la retraite ; un caractère dans le torrent du monde ». Chacune de ces expériences, solitude et société, lui ont révélé les mille réalités de la vie. Alors qu'habituellement un homme tourne son esprit vers un certain domaine et ignore les autres, Goethe a su s'intéresser — au point de les inscrire dans ses œuvres — à tous les problèmes. Je donnerai, pris dans le seul *Faust*, deux exemples où l'on constate justement la diversité des inquiétudes goethéennes. On pourrait croire qu'aucun lien ne relie les deux sujets à ce point opposés, le premier traitant de la contemplation de la nature, le second étant une critique d'ordre social. Et pourtant c'est dans un même homme, dans une seule création, que se trouvent des enseignements si différents.

Oh terre, cette nuit aussi tu me fus constante,
Tu respires à mes pieds dans un renouveau de fraîcheur,
déjà tu commences à m'enivrer de joie,
tu éveilles et stimules en moi la ferme résolution
de tendre à jamais vers la perfection de l'existence ».

Faust, vers 4681 sq.

Si, dans les pays, des hommes grossiers
ne travaillaient pas aussi,
comment les délicats
se tireraient-ils d'affaire tout seuls ?
Sachez cela :
Car vous gèleriez sans nos sueurs ».

Faust, vers 5210 sq.

Chacune de ces expériences suffiraient à occuper un homme mais c'est dans l'équilibre entre les expériences les plus éloignées que Goethe

découvre leur vérité particulière. Est-ce paradoxal ? Le sens de la mesure a permis à Goethe d'avoir une conception « olympienne » de l'ordre du monde. Comment la pleine participation aux événements les plus brutaux, aux phénomènes les plus isolés, aux mille accidents de la vie et souvent en un romantisme outrancier, ont-ils permis à Goethe de tout dominer, c'est-à-dire de mieux posséder ? Il y aurait là un mystère si Goethe avait cherché à conserver son secret. Mais, au travers de ses œuvres, il laissa entendre qu'il a toujours travaillé sa volonté de mesure, développé son appétit de connaître, organisé sa faculté d'ordre intérieur. Cet appétit de connaissance — je n'oublie pas le sens de ce mot, — s'il l'entraînait à s'abandonner à la jouissance, l'obligeait également à la souffrance. Le plus souvent c'est le poète qui quittait sa maîtresse mais peut-être y avait-il plus de déchirement de sa part que de celle de l'abandonnée. Etait-ce toujours parfaitement conscient ? « Comment se fait-il que tant de fois il se soit épris de femmes qu'il ne pouvait songer à épouser ? » disent certains de ses détracteurs. Goethe pouvait les épouser et combien de jeunes gens, dans sa situation, eussent épousé Frédérique Brion ou Annette, Lily Schoeneman et même Charlotte. S'il lui était relativement plus aisé de repousser la tentation de devenir un savant minéralogiste, un érudit versé dans quelque science particulière, un poète dans sa tour d'ivoire, un peintre, un homme du monde, un ministre, un voyageur, un légiste — car il fut tout cela activement — combien il lui devait être pénible de conserver la mesure dans la tentation sentimentale ! Il avait deux exutoires pour tous les excès : sa plume et son corps. Chacune de ses expériences — même au sens catholique, la vie n'est qu'une expérience — a donné lieu à une œuvre littéraire. Et de beaucoup de ses expériences il est sorti malade et souvent même bien proche de la fin. Mais toujours le Goethe profond, enrichi de nouvelles connaissances, vivait.

On s'étonne à juste titre de ce goût de la mesure en un homme de cette époque. C'est le véritable génie grec (Ubris des Tragédies).

Karl Jaspers prétend que notre époque a dépassé les limites goethéennes. Denis de Rougemont a pris la position adverse avec le plus grand mérite dans *Les Personnages du Drame* : « Sagesse (de Faust) pourrait-on dire médiatrice. Sagesse qui jamais ne mutile et qui jamais ne renie de ce qu'il y a dans l'être d'irréductiblement originel ; sagesse dont l'opération magistrale consiste à rendre utilisable pour la vie de tous, et de tous les jours, les seules valeurs réelles qui sont, à l'origine, différence essentielle ; secret incomparable ». On voit à quel point ce sens de la mesure tout hellénique, de l'humain, tout opposé au romantisme allemand, à quel point cette suprême sagesse ne détruit rien du vers : « Et rien ce qui est humain ne m'est étranger ».

Intensité de vie romantique, sens grec de la mesure ne sont pas tout l'enseignement de Goethe. Entre l'extrême appétit de pousser une expérience et l'harmonie intérieure, il convient de savoir où se trouvent les limites humaines afin de les reporter plus loin.

Goethe a voulu connaître ces limites de l'homme. Dans tous les domaines, il a poussé des investigations personnelles et dans certaines de celles-ci il a fait progresser l'humanité entière. Il n'est pas jusqu'au domaine scientifique que son nom ne se trouve. Il disait lui-même : l'homme ne reconnaît et n'apprécie que ce qu'il est lui-même en état de faire. Comprenons bien qu'il ne s'agit pas de posséder le métier de tous les hommes. Même au XVIIIe siècle, c'eût été impossible. Goethe néanmoins a donné l'exemple d'un tel caractère. Ses connaissances de la peinture lui sont venues de la fréquentation assidue des ateliers où il s'exerçait ; il s'empoisonna même en apprenant la gravure ; il s'adressa au grand maître en la matière dans ses études israélites, il traîna avec des artisans et pratiqua l'art du faussaire.

Ces activités multiples mais toujours intelligemment comprises, furent l'apanage particulier d'une époque : la Renaissance. Imaginons Laurent de Medicis maître de la cour de Saxe-Weimar. Goethe y aurait trouvé sa vraie place. Ce ne sont pas des ressemblances tout extérieures

qui incitent à ce rapprochement entre Goethe et la Renaissance. Il n'est pas jusqu'au mysticisme qui ne soit une similitude. Goethe et ses nombreux biographes ont toujours souligné avec la plus grande insistance l'expérience mystique faite auprès de Mademoiselle de Klettenberg. Dans un ouvrage centré sur les tendances catholiques de Goethe, Robert d'Harcourt cite un passage d'une lettre de Goethe à Jacobi : « Plus l'homme veut connaître, plus il a besoin, non seulement d'amour, mais de passion ». L'expérience mystique est toujours un élan où l'amour, s'alimentant lui-même, devient de la passion et puise toujours en soi de nouvelles forces. Bien après saint Thomas, la Renaissance platonicienne fut fervente et cette ferveur devint celle du milieu mystique de Mademoiselle de Klettenberg, de Goethe particulièrement. C'est l'expérience de la connaissance par l'amour.

Mais Goethe n'a pas voulu faire entrer tout l'homme dans les limites de la spiritualité, qu'il avait reculées à l'extrême. Il savait que dans l'homme réside une part de mystère et dans son destin une force étrangère que les chrétiens appellent la grâce. Il admettait sa soumission à un impératif supérieur et la mission humaine — pas seulement la sienne — y trouvait sa vraie grandeur. Déjà dans sa poésie il donne à son verbe toute la puissance de suggestion qui nous porte au delà de nous-mêmes. Cette poésie n'est plus seulement une création humaine. Elle fait place au contraire à un germe qui ne peut sortir d'un cerveau humain.

Les poèmes sont des vitraux.
Si, de la place, on regarde l'église,
Tout est sombre et ténébreux...
Mais pénétrez à l'intérieur !...
Alors, soudain, tout s'éclaire et se colore...
Une noble lumière produit tous ses effets... »

Cette lumière dans la poésie de Goethe est l'effet mystérieux d'une puissance supra-terrestre. L'artisan crée le vitrail mais non cette lumière.

C'est pourtant par sa création que la lumière parvient jusqu'à nous dans une splendeur inconnue auparavant.

La délicatesse avec laquelle Goethe fait contempler l'effet de cette lumière — force divine, grâce, etc. — à tel point qu'elle arrive jusqu'à nous — est le fait d'une extrême modestie. Dans un pareil domaine de la création artistique, Goethe prend conscience de sa propre impuissance. « Goethe était bien éloigné de croire qu'il connaît l'Etre suprême tel qu'il est. Toutes ses affirmations écrites et orales tendent à démontrer qu'il s'agit de quelque chose d'insondable, que l'homme ne peut qu'entrevoir et pressentir » relate Eckermann.

Goethe ne peut faire plus que de nous transmettre ce qu'il a entrevu et pressenti. C'est à la fin de Faust que nous pénétrons le plus intimement dans le mystère, mystère grand à ce point que Goethe, la création terminée, s'est catégoriquement refusé à l'expliquer, prétextant à juste titre qu'il en était incapable. L'altitude qu'il avait atteinte ne pouvait être révélée que dans une certaine magie verbale ; tout commentaire, même de l'auteur, eût été un abaissement. *Faust* se termine par une suprême incantation du chœur mystique :

L'Imparfait
Ici trouve l'achèvement
L'Ineffable
Ici devient acte.

Je médite profondément sur la phrase : L'Ineffable devient acte...

Goethe dépasse largement les classifications que nous lui avions attribuées jusqu'ici : germanisme romantique, hellénisme, renaissance furent des formes de pensée et des règles de vie. Il nous donne la grande leçon du dépassement humain dans le mouvement culturel mais toujours également de la condition humaine.

Plusieurs aphorismes de Goethe semblent donner à eux seuls le sens de sa pensée. Je retiens particulièrement celle-ci : le plus grand bonheur consiste à « avoir sondé ce qui est sondable et à vénérer l'in-

sondable ». Cette formule délimite un chemin à parcourir. Mais comment transposer dans la vie pratique la moindre maxime goethéenne ?

Le poète nous livre, avec le message, la clef. Sont-ce presque des règles de vie que nous lui empruntons directement ? « Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, les grands écrivains disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement ». Comment ne pas protester contre cette parole de Lamenais. Ce n'est pas à Goethe qu'il faut demander des ordres. Son génie lui appartient trop intimement pour que nous lui empruntions des impératifs. Il ne fut jamais sur la terre un seul homme dont nous devions suivre véritablement les ordres, même si ceux-ci devaient nous conduire à notre propre bien. L'individualiste de Goethe n'impose rien et, à ce sujet, il faudrait recopier ici l'admirable conférence de Hans Carossa aux membres de la Goethegesellschaft en 1938 ; entre autres belles paroles, Carossa dit : « Goethe cherche à dresser chacun sur une base qui soit proprement *la sienne* ».

Il serait d'autant plus dangereux de pousser l'admiration pour Goethe jusqu'à le copier dans la mesure de nos moyens, que, vu sous cet angle de maître, le poète allemand est un monstre d'égoïsme. Une note incidentielle est utile. « *At illa quanti sunt animum, tanquam emeritis, stipendiis libidinis, ambitionis, contentionum, inimicitiarum, cupidatatum omnium, secum esse secumque, ut dicitur, uiuire* » dit Cicéron. Mille autres exemples soutiendraient cette thèse, comme l'immolation de soi-même à ce qu'on voudrait être, que propose Valéry. Une thèse sur la valeur d'un certain égoïsme bien compris se trouve imagée par un auteur chrétien, le père Sertillanges : « Je n'ai plus grand souci du monde quand je puis me réfugier dans mon ciel intérieur avec mes astres familiers ».

Le mot *égoïsme* prêtant à un faux-sens, je le remplacerai par *économie vitale*. Cette économie consiste à ne rien refuser dans le don de soi au monde extérieur comme dans la réceptivité de soi-même au

monde, mais dans les limites de notre propre personnalité et pour leur accroissement. Cela consiste à ne tomber ni en soi ni dans ce qui n'est pas soi, mais à se maintenir dans un certain mouvement conforme à notre nature. Je ne chercherai pas à dissimuler cette grande qualité derrière des mots. Je veux seulement dire que Goethe nous enseigne à nous considérer — jamais comme une fin — comme un moyen. C'est l'attitude même que nous devons prendre envers le monde extérieur. Cet ensemble de moyens conjugués à des facultés personnelles conduit l'individu à une construction de soi-même, but de la vie, utile à l'humanité. Dans le climat général du monde, l'égocentrisme même d'un homme à forte personnalité a plus de valeur — et plus de rayonnement et d'action dans le mouvement culturel que la meilleure bonne volonté et le don de soi d'un être sans densité.

Quel beau livre à faire qu'une *Politique de la personne* selon l'esprit de Goethe. Goethe fait de notre esprit un champ de bataille, un agora, un foyer intime. Et, à l'image du monde, notre propre personne doit sacrifier au présent et sacrifier le présent à l'ordre de la vie. Il s'agit également de la poursuite d'un idéal dans les contingences quotidiennes, le plus grand équilibre — jamais atteint — à l'intérieur d'un Etat, à l'intérieur d'un individu. Musset, dans *Le Poète et le Prosateur* signale que Goethe quittait sa plume pour examiner un caillou et le regarder des heures entières : il savait qu'en toute chose réside un peu du secret des dieux.

La leçon que nous donne le poète est considérable si on consent à y attacher son esprit. Combien de fois ne méprisons-nous pas les apparences — ou manifestations — quotidiennes de l'existence alors que leur richesse est incommensurable ? C'est une des formes de cette économie vitale — qui dira maintenant *égoïsme* ? — que de prendre là où d'autres ne voient rien. Quelle difficulté lorsque la séduction, au contraire, nous attire vers quelque objet sans intérêt ! Quelle difficulté de prendre à l'amour son élément de puissance et non d'en subir les faiblesses, de se

contenter des agréments qu'il nous procure ! Tout nous parvient sous des apparences si trompeuses qu'il faut, pour les écarter, une organisation intérieure très forte, que nous acquérons seulement par l'*effort*. Le docteur Marianus nous avertit :

Qui saurait de sa propre force
Rompre les chaînes des désirs ?
Que le pied manque aisément
Sur un sol incliné et glissant.

Faust, vers 12 026 sq.

Je n'entreprendrai pas ici la défense de Goethe si souvent accusé de cet égoïsme dont j'ai parlé. Néanmoins il me faut sans cesse revenir à lui car à lui convient le vers d'Horace :

Unde nihil majus generatur ipso
De lui rien ne naît de plus grand que lui-même ».

Goethe demeure le type même de l'homme qui est son propre ouvrage. Il est un monstre par rapport à moi et sa mesure n'est pas la mienne, son *économie vitale* ne doit pas être la mienne. Je n'aurais pas même droit à l'imiter dans son comportement particulier. Mais à notre époque divisée en mille éléments disparates, au milieu des difficultés quotidiennes qui sollicitent notre attention presque constante, il est particulièrement nécessaire de rechercher l'enseignement de Goethe afin de nous tirer de l'inhumain — du surhumain surtout — de ce monde bouleversé et de nous conduire à une parfaite humanité. Goethe nous apprend — au delà du réel qui porte au refus les plus belles âmes — à agir et à penser dans le vrai et dans ses plus quotidiennes manifestations.

Bernard Daumale

Sainte-Anne-de-Bellevue

La paroisse de Sainte-Anne existe en fait depuis le règlement des districts de paroisse fait par M. de Vaudreuil, M. Begon et Mgr l'évêque de Québec, en 1721, et en droit en 1722. Désignée toutefois en 1685 sous le nom de Mission Saint-Louis, elle était située à Baie d'Urfé, car le 20 septembre de cette année-là, l'évêque de Québec, Mgr de Laval. s'était transporté en haut de l'Ile avec M. Rémy, curé de Lachine, accompagné de M. Dollier de Casson, prêtre de Saint-Sulpice et vicaire général fixait les bornes de la Mission Saint-Louis à Baie d'Urfé qui comprenait le haut de l'Ile jusqu'à Pointe-Claire, l'Ile Perrot, Soulanges, Vaudreuil, l'Ile aux Tourtes. La mission fut administrée par M. l'abbé François d'Urfé, d'où vient le nom de cet endroit, missionnaire résident. Il eut pour successeur M. de Fénelon, frère de l'archevêque de Cambrai et ensuite M. de Breslay qui avait été aussi curé de Ville-Marie. Il est fait mention que les missionnaires ayant été obligés de fuir devant les menaces des Iroquois, M. d'Urfé transporta à la mission de Lachine les registres de la mission Saint-Louis. C'est vers cette époque qu'eut lieu le terrible massacre de Lachine en 1689. La chapelle Saint-Louis était érigée sur une pointe à Baie d'Urfé, appelée aujourd'hui Pointe Caron. La découverte d'ossements humains, d'objets de culte, de crucifix, de médailles, de tomahaks en assez bon état de conservation fut bien la preuve indiscutable que l'endroit était bien celui de la Mission Saint-Louis. En 1866, M. le curé Chevrefils en fouillant les registres de Lachine, découvrit que dix personnes avaient été massacrées et tuées par les Iroquois, en l'année 1689 et enterrées par M. d'Urfé à la Mission Saint-Louis. Après des recherches, les ossements furent retrouvés et réunis dans un même cercueil. Une messe solennelle fut chantée et les restes déposés au cimetière. M. le Curé prononça une oraison funèbre et donna les noms et âges de ces malheureuses victimes de la sauvagerie iroquoise. D'après les registres, il est évident que la Pointe Saint-Louis fut choisie pour bâtir

une église paroissiale, mais on dût abandonner ce projet après le massacre. Il fut déclaré imprudent d'élever des constructions à cet endroit et le site suggéré fut à la tête des Rapides à proximité du fort de Senneville. Avant cette date, c'est-à-dire avant 1685, les curés de Lachine avaient la charge du ministère du haut de l'Ile et les offices se tenaient dans la maison d'un Jean de La Londe. M. Rémy, curé de Lachine dans le temps, déclare ce qui suit : Le baptême de Marie-Madeleine Courreau, fille de Sieur Cibard de Courreau, a été célébré dans la maison de Jean de La Londe, habitant du haut de l'Ile ; c'est l'endroit où je célèbre ordinairement la messe, cette mission étant attachée aux Saints-Anges de Lachine.

A Jean-Baptiste Celoron, Sieur de Blainville, échut en 1688 un fief situé à la Baie d'Urfé et qu'il avait déjà commencé à déboiser et habiter puisque l'enregistrement de son mariage et du premier mariage à la Mission Saint-Louis, lui et sa femme sont inscrits comme étant paroissiens de cette mission, cette dernière étant Hélène de Bellestre, veuve de Sieur de Brucy. A l'époque où M. Le Ber faisait construire son fort, on retrouve dans cette partie du pays, à l'Ile aux Tourtes, une humble chapelle et un fort desservis par M. de Breslay pour l'évangélisation des sauvages. C'est là, sur cette île, presque perdue au milieu des flots noirs de l'Outaouais, qu'accouraient, les dimanches et jours de fête, les colons de Sainte-Anne, les sauvages chrétiens de la nation des Loups, des Algonquins, des Cris et des Nippissingues, peuplades régénérées par le zèle des enfants d'Olier et d'Ignace de Loyola. L'été, tout ce monde se rend à la chapelle en canot d'écorce, l'hiver en raquette, tandis que les colons, suivant la mode du temps, s'y faisaient conduire par des chiens attelés à des traînes de bois, remplissant l'office des chevaux encore rares à cette époque de notre histoire.

Cependant, à mesure que les sauvages venaient se grouper autour du fort de Senneville, la chapelle de l'Ile aux Tourtes se faisait trop petite. Nous allons voir de quelle manière la Providence pourvut par un miracle à l'établissement de Sainte-Anne. Un soir d'hiver, comme M. de Breslay

venait de porter secours à un malade, une tempête de neige le surprit en chemin. Il n'avançait plus qu'au hasard et bientôt s'égara. Pour comble de malheur, son cheval s'emporta et le renversa sur la glace et il s'aperçut qu'il s'était fracturé une jambe. Se voyant seul et sans secours humain, c'est alors qu'il fit le vœu de faire élever une église à Sainte-Anne, s'il échappait à ce grand danger. Au point de vue purement humain, c'en était fait de ce dévoué missionnaire, mais sainte Anne veillait sur son enfant et quand le blessé reprit peu à peu connaissance, il constata qu'il avait été transporté chez lui, sans savoir par quel moyen. A peine rétabli, M. de Breslay s'empressa de réaliser sa promesse et il fit élever à Sainte-Anne, à la tête des Rapides, ce qui fut la première église de Sainte-Anne du Bout de l'Ile, une chapelle en pierre solide de 40 pieds, sans fenêtres. Ceci est vérifié dans les archives de l'Archevêché de Montréal. Bientôt, ce temple élevé par la reconnaissance se garnit de nombreux ex-votos qui témoignèrent des miracles dus à la puissante intercession de l'aïeule du Sauveur. On peut voir dans les registres les noms de Le Moyne, Tessier, de Robutal, d'Ailleboust, Le Ber et bien d'autres gens de guerre.

C'est vers cette époque que le nom de la Mission Saint-Louis fut changé en celui de Sainte-Anne du Bout de l'Ile. Quant à la mission de l'Ile aux Tourtes, elle fut transportée à Oka où elle demeura sous la tutelle immédiate des Sulpiciens. Sur cette île historique, le Dr. Peter Brown a fait inscrire sur une énorme pierre la notice suivante : Ile aux Tourtes 1703 le gouverneur de Vaudreuil ayant érigé un fort à cet endroit, l'abbé de Breslay y établit une mission pour l'évangélisation des sauvages. Cette pierre trouvée sur la grève fut inscrite en 1903 par le Dr. P. E. Brown, propriétaire de l'île. L'historique apparaît dans le livre du Juge Désiré Girouard : *Lac Saint-Louis ancien et nouveau*, édité en 1893. Sainte-Anne fut érigée en paroisse canonique en 1831. Le village de Senneville se séparait de l'ancienne paroisse en cette année-là et une troisième partie de la paroisse fut démembrée pour porter le nom de Baie d'Urfé en 1911. La Côte Sainte-Marie fait encore partie de Sainte-Anne du Bout de l'Ile.

Les exigences du temps ont voulu ces démembrements, nécessaires à l'embellissement et au progrès de chacune de ces municipalités pour le bien général. Toutefois, il est regrettable que le territoire de la ville de Sainte-Anne soit si restreint, soit une étendue d'à peu près un mille sur la rivière Ottawa. L'établissement d'un poste des plus prospères pour le commerce des pelleteries fut établi en 1672 par M. Jean-Marie Perrot, gouverneur de Ville-Marie, sur une île à qui il a donné son nom *Ile Perrot*. Ce poste dirigé par M. de Brucy commença à attirer l'attention des marchands de Ville-Marie et de Lachine. Bientôt les frères Louis et Gabriel de Berthé ouvrirent à la tête de l'Ile de Montréal un commerce analogue sur un fief qui leur fut concédé la même année, le fief Bellevue ; l'exemple des frères Berthé fut suivi par plusieurs autres, ce qui amena un grand nombre de colons dans le haut de l'Ile. Plus soucieux de leurs intérêts commerciaux que religieux, ces colons orientèrent leur commerce vers la spéculation malhonnête au lieu de travailler à l'amélioration de leurs domaines respectifs et à l'établissement de constructions solides et permanentes, ce qui leur valut la désapprobation du Séminaire et des difficultés en justice.

Vers 1780, le fief Bellevue passa aux mains de Simon Fraser, explorateur de la Cie du Nord-Ouest. Une partie de ce fief, dont la maison en pierre occupée aujourd'hui par la Banque de Montréal, appartient encore aux descendants de cette famille qui habitèrent cette maison pendant plusieurs années où Simon mourut en 1839. De passage à Sainte-Anne, le grand poète irlandais Thomas Moore fut son invité ; émerveillé par le charme de ces lieux et inspiré par le murmure des rapides faisant écho au chant de l'Angélus, il fut édifié par la foi vive et la piété sincère des gens de cet endroit et rapporta un souvenir inoubliable de son passage à Sainte-Anne dont il a fait mention dans plusieurs de ses ouvrages. C'est ici qu'il composa son poème devenu célèbre : *Canadian Boat Song.*

Row, brothers, row,
The stream runs fast

The rapids are near
And the daylight's past

Cette poésie fut harmonisée plusieurs fois par des musiciens de renom.

A la conquête du pays par les Anglais, Sainte-Anne ne partagea pas le triste sort d'une foule de nos paroisses ruinées par le feu de l'ennemi. Il paraît même que c'est à peu près vers cette époque, que l'église devenue trop petite, fut agrandie de moitié par M. Barthélemy Fortin, alors curé, et des fenêtres furent percées dans les côtés. Le commerce de bois et de pelleteries provenant des pays d'en haut, ayant pris un développement considérable, Sainte-Anne du Bout de l'Ile devint en quelque sorte une étape et un repos pour les nombreuses caravanes qui gagnaient les territoires de l'Ouest et de la Baie d'Hudson.

Avec l'arrivée de M. le curé Chevrefils en 1858, une nouvelle ère de prospérité se fit sentir pour Sainte-Anne. Etant doué d'une étonnante clairvoyance, alliée à un sens d'affaire pratique, il se dévoua au bien moral et souvent physique de ses paroissiens ; il sut adroitement prendre avantage des travaux d'agrandissement aux écluses et de la construction du chemin de fer Pacifique Canadien, pour en faire bénéficier la paroisse. Les revenus augmentant sans cesse lui permirent de faire construire un presbytère et terminer la construction de l'église nouvelle commencée en 1853. Elle fut consacrée par Mgr Bourget en 1859, l'intérieur fut complété par le zèle éclairé et les connaissances de M. Maurice Perreault, architecte bien connu dans le temps.

Il y a une douzaine d'années, tout l'intérieur de l'église fut restauré et complètement changé en style Dom Bellot du plus heureux effet. A l'entrée, se trouve un tableau que les paroissiens ont toujours tenu en vénération, à cause de la tradition qui y est attachée. Tout porte à croire que ce tableau est l'œuvre de M. Pierre Le Ber, un des quatre fils de Jacques Le Ber, qui se distingua par son amour des beaux-arts ; il légua plusieurs de ses tableaux à des églises de Ville-Marie ; étant contemporain de M. de Breslay et ayant comme ce dernier la même dévotion à sainte

Anne, n'est-il pas tout à fait vraisemblable qu'il ait voulu reproduire en peinture les faits admirables tombés des lèvres de ce digne missionnaire et laissé à l'église du fief de sa famille, la reproduction de ses faits. M. le curé Chevrefils fit transporter solennellement à l'église nouvelle ce tableau et le fit installer au-dessus du maître-autel où il demeura jusqu'à la restauration de l'église actuelle, alors qu'il fut placé à l'entrée où il est actuellement, après avoir été retouché et rafraîchi par une religieuse de la Congrégation Notre-Dame, Mère Sainte-Militime. Le noyau, ou plutôt le cœur de la population canadienne-française, se retrouve dans cette partie du fief Bellevue, qu'on appelle le village d'en Haut, situé à l'ombre du clocher de l'église, où tant de missionnaires sont venus prier.

Il y a encore quelques-unes de ces petites maisons blanches, simples et propres, qui nous rappellent le souvenir de ces hardis pionniers français, qui les ont bâtis, solides comme le coin de terre sur lequel elles reposent, groupés ensemble sur le bord de la route. Le vieux pionnier aimait bien le voisinage. Arrêtons-nous un moment, le long de ces petites rues étroites. Quel foyer de romance et d'histoire, où semble respirer l'idéal de cette existence d'autrefois. Beaucoup trop de ces vieux souvenirs sont en train de disparaître, gardons bien jalousement ce qui nous reste et appartient en propre, notre religion, nos traditions et l'amour grandissant de notre petite ville.

En 1863, la population de Sainte-Anne fut attirée sur le rivage par un événement qui aurait pu devenir une tragédie pour plusieurs familles. Un radeau, monté par plusieurs hommes, s'était écarté du chenal, ces derniers faisaient des efforts pour se jeter à la côte, tout le monde suivait avec angoisse la manœuvre désespérée de l'équipage, le radeau descendait le courant avec une effroyable rapidité. Cependant des hommes de cœur ayant compris le grand danger avaient gravi le pont du Grand Tronc en toute hâte, ils leur jetèrent des câbles et des amarres au bout desquels ils purent s'agripper et tenir jusqu'à ce qu'ils soient sauvés, tandis que le radeau se brisait en tronçons sur les piliers du pont. C'est en reconnais-

sance de ce sauvetage émouvant et miraculeux que M. le curé Chevrefils promit de célébrer par une procession solennelle la fête de sainte Anne, ce qui a été religieusement accompli depuis le 26 juillet 1865.

Devant la porte de la chapelle, à proximité de la grève, s'étendait à cette époque, un des plus vieux cimetières du Canada qui dût disparaître pour faire place aux écluses ; il fut remonté sur une colline à la tête de la rue de l'église où il demeura plusieurs années. Il fut définitivement transporté à l'est du Collège Macdonald pour faire place au Garden City Press qui avait fait l'acquisition de cet immense terrain.

L'ancienne église, bâtie de pierres solides, servit d'école pour garçons et filles de 1860 à 1898 lors de l'arrivée des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame et des Frères de l'Instruction Chrétienne en 1896. La Commission Scolaire fit construire le couvent et après arrangements de part et d'autre, les religieuses de la Congrégation Notre-Dame en prirent définitivement possession en 1900. Vers le début de 1800, le major Edward McNaughton, ayant acquis une subdivision du fief Bellevue sur lequel se trouvait une maison qui servit d'hôtellerie pendant plusieurs années, étant située à mi-chemin entre Cornwall et Montréal, c'est ici que les voyageurs des pays d'en haut et les diligences changeaient de chevaux pour continuer leur route durant l'hiver ; elle était connue sous le nom de Half Way House. Cette maison fut plus tard habitée par la famille Grier, pionnier du commerce du bois du haut Canada. Elle a été depuis incendiée.

Le major McNaughton érigea le premier bureau de poste dans une maison sur sa ferme qui se trouve à côté de l'église ; il en fut aussi le premier receveur de droits pour le gouvernement anglais sur tout le bois passant par ici. A l'ouverture des écluses en 1839, il fut le premier receveur des droits.

Le Dr Jack McNaughton qui était le fils du Major Edward McNaughton fut probablement le premier médecin à pratiquer la médecine dans cette partie de l'Ile. C'était un gradué de l'Université d'Edimbourg

en Ecosse ; il faisait ses visites à cheval à travers bois et sentiers, les chemins n'étant pas encore tracés. Avant la construction des écluses, les bateaux venant de Lachine jetaient l'ancre en bas des rapides pour prendre passagers, marchandises. Une journée de grand vent, une chaloupe conduisant des passagers chavira ; le Dr McNaugton qui était un excellent nageur, s'empressa de porter secours à ces personnes, mais fut lui-même victime de son dévouement.

Une des réalisations les plus ambitieuses du Canada et qui affecta plus particulièrement Sainte-Anne fut la construction du chemin de fer du Grand Tronc et du pont couvert en bois. Commencé en 1833 et terminé en 1853, les premiers trains y circulèrent de Montréal à Brockville. Ce fut un événement de grande importance, on voyait des gens habitant à une très grande distance du chemin de fer, traverser le fleuve Saint-Laurent jusqu'à l'Ile Perrot et de là se rendre au dépôt de Sainte-Anne pour se payer le luxe d'un voyage en chemin de fer jusqu'à Montréal. La première gare du Grand Tronc fut construite en haut de la rue Saint-Pierre où se trouve actuellement le viaduc. Elle fut déplacée deux fois pour être finalement construite en haut de l'avenue des Erables ; en 1886 fut construit le Pacifique Canadien ainsi que la gare actuelle qui ne fut jamais changée d'endroit.

A l'automne et au printemps quand les glaces devenaient dangereuses, beaucoup de gens se risquaient de traverser les ponts entre les heures des trains malgré les affiches de défense des compagnies. Les radeaux, venant des chantiers de la rivière Ottawa étaient divisés en cages pour passer entre les piliers du pont. Les cageux ou flotteurs de billots en attachaient quelques-uns à l'ancre en bas des rapides et remontaient le village pour en chercher d'autres ; la rivière était souvent couverte de ces radeaux qui attendaient d'être ajustés, avant de continuer leur route jusqu'à Montréal, halés par des remorqueurs. Durant plusieurs années, le chenal des bateaux suivait la rive nord, les bouées et les jetées de pierres furent graduellement détruites par la glace. Parmi les

anciens de Sainte-Anne, qui ne se souvient avoir vu des cageux, ces robustes gaillards, habillés d'étoffe du pays, à carreaux éclatants, faisant résonner le sol de leurs grosses bottes et l'air de leurs refrains de folklore. Ils s'attardaient toujours à quitter ces rives hospitalières et c'est à regret qu'ils en repartaient chantant tout de même malgré leur dur labeur.

En 1898 le pont du Grand Tronc fut rebâti en acier par la Pittsburgh Steel Co. de Harrisburg, Pennsylvanie, les constructeurs des ponts des Chutes Niagara. La jetée en face de Sainte-Anne fut bâtie en 1840, par un ingénieur américain nommé Becker et fut longtemps connue des navigateurs sous le nom de jetée Becker. C'est à la résidence de ce dernier que le général Robert Lee passa quelques mois sous un nom d'emprunt, sa tête étant mise à prix par le gouvernement américain. La construction d'une écluse à Sainte-Anne fut commencée en 1826 et complétée en 1839 ; étant devenue insuffisante pour les progrès de la navigation, une seconde fut construite en 1860 et les jetées furent allongées et améliorées. Les premiers bateaux furent des remorqueurs pour le halage des radeaux des barges ; le premier bateau pour passagers fut le *Old Field* qui faisait le service entre Lachine et Carillon en 1842.

En comparant les statistiques pour l'année 1855, il y a 94 ans, nous voyons que 15 876 passagers voyagèrent sur les bateaux passant par les écluses dans cette seule année, sans compter 126 361 tonnes de bois de longueur et de marchandises générales ; les droits perçus se montèrent à 2 000 livres, 5 schillings et 11 sous. Plus de 2 500 bateaux de toutes sortes passèrent par les écluses. Ceci nous démontre facilement que Sainte-Anne-de-Bellevue fut une place de grandes activités commerciales pendant ces années de prospérité.

Il y avait plusieurs magasins de marchandises générales situés sur le bord du canal pour servir la clientèle des bateaux et des barges. Ils furent, si l'on peut dire, les ancêtres des grands magasins à rayons d'aujourd'hui, où l'on pouvait se procurer de tout à partir d'une tabatière jusqu'à un cheval et buggy.

Une partie de la population était composée de navigateurs ; c'était la coutume pour un capitaine de barge d'amener avec lui pour l'été, sa famille entière ; vers le mois de septembre tout ce monde revenait, excepté les capitaines qui n'arrivaient qu'en novembre. C'était joie pour tous de se retrouver sains et saufs après des mois de durs travaux et de dangers surmontés. L'hiver se passait à se reposer pour quelques-uns, pour les autres plus actifs, il y avait toujours des travaux qui attendaient leur retour à la maison. Ainsi de père en fils, il y a encore aujourd'hui quelques capitaines de bateaux qui naviguent sur la rivière Ottawa ou sur les grands lacs.

Chaque année, pendant le carnaval, des courses de chevaux qui duraient trois jours et qui se succédaient de place en place avaient lieu sur une piste sur la glace, ceci donnait lieu à beaucoup de réjouissances, c'était l'événement sportif par excellence où les propriétaires de chevaux se disputaient les modestes enjeux ; c'était aussi l'occasion de sortir les plus beaux équipages et les belles robes de buffalo. En 1860, le prince de Galles, qui devint plus tard le roi Edouard VII, faisant la visite du Canada, s'arrêta aux écluses de Sainte-Anne pour prendre le bateau *Prince of Wales* baptisé en son honneur et qui faisait, lui aussi, la navette entre Lachine et Carillon. A cette occasion, des marches ou plutôt un escalier fut construit du côté ouest du pont du Grand Tronc pour le conduire jusqu'au bateau, ces escaliers demeurèrent jusqu'à la construction du pont du Canadien Pacifique Railways.

En 1878, le marquis de Lorne, plus tard appelé le duc d'Argyle, fut nommé gouverneur général du Canada. Il était marié à la princesse Louise, cinquième fille de la reine Victoria. Le gouverneur et sa suite s'arrêtèrent à Sainte-Anne afin de prendre le bateau pour sauter les rapides de Lachine, ils furent les invités d'honneur à une réception tenue aux écluses mêmes. C'était au mois d'août, la température était très chaude, et les femmes de Sainte-Anne portaient presque toutes des chapeaux semblables, faits de paille naturelle, tissés à la main et garnis

de calicot aux couleurs vives. La princesse en fit la remarque élogieuse à plusieurs reprises et manifesta tellement son enthousiasme que plusieurs chapeaux semblables lui furent envoyés à Ottawa pour elle et les dames de sa suite. La princesse Louise est morte en 1940, à l'âge avancé de 90 ans. Espérons que le souvenir des jours heureux passés au Canada, ainsi que l'honneur et le plaisir qu'elle avait procurés à la population de Sainte-Anne (à son insu) lui sont souvent revenu à la mémoire.

Sainte-Anne et Senneville furent pendant des années l'endroit de villégiature le plus fashionable de Montréal à Ottawa. Plusieurs familles en vue de ces deux villes y possédaient des résidences d'été, où se retiraient dans un grand hôtel, qui a été incendié depuis, le 12 septembre 1925 : l'hôtel Clarendon, situé à l'endroit aujourd'hui occupé par le bureau de poste. Le *yatch club*, érigé dans la baie, avant la fondation du Collège Macdonald et en face, était le centre d'amusements variés pour la jeunesse de Sainte-Anne et de plusieurs villages environnants, de magnifiques régates avaient lieu chaque année. Le clou de l'événement était la course des canots de guerre, composé de quinze hommes, tous d'excellents rameurs et nageurs. Sainte-Anne possédait deux équipes et remportait les trophées un peu partout ; dans la soirée, il y avait un grand bal où les jeunes filles rivalisaient de goût dans des toilettes pimpantes et fraîches du meilleur aloi.

Au début de la construction du Collège Macdonald, ce club dut être démoli ; quelques années plus tard, on en construisit un semblable en face de l'hôtel Clarendon, où l'atmosphère de saine gaieté et les amusements nautiques furent encore en grande faveur. Les bateaux qui faisaient le service journalier entre Lachine et Carillon, accompagnés d'une fanfare et décorés à profusion, ajoutaient une note gaie quand ils accostaient au quai du gouvernement, remplis d'une foule joyeuse, venant se joindre aux citoyens de Sainte-Anne pour les régates, c'était fête pour tout le monde, jusqu'aux vieux bacs qui faisaient la traversée à l'Ile Perrot qui avaient revêtu des couleurs fraîches.

En 1904, la première automobile fit son apparition à la grande surprise de tous les habitants ; elle avait pris trois heures à se rendre ici. Quand la rumeur de l'établissement du Collège Macdonald fut une certitude, ce fut comme une bombe ; pensez donc un établissement de $6 000 000 ! Sainte-Anne commença à changer sensiblement ; d'abord le village s'est étendu plus à l'est et beaucoup de maisons nouvelles se sont construites sur la rue Sainte-Anne et sur la belle avenue des Erables ; la population s'est accrue de plusieurs centaines de travailleurs, employés à la construction des édifices, le commerce local s'est favorablement ressenti d'une forte augmentation de son chiffre d'affaires.

En 1908, le Collège Macdonald fut terminé, les magnifiques bâtisses et le terrain superbe qui les entoure, ajoutèrent un charme nouveau pour Sainte-Anne, sans compter l'importance capitale de son établissement pour la jeunesse du pays. Le Collège Macdonald forme une municipalité distincte et progresse d'année en année, les relations sociales et d'affaires résultant de la collaboration de familles de professeurs et d'étudiants, avec les citoyens de Sainte-Anne confèrent à cette dernière le cachet particulier attaché aux petites villes avoisinant une université. Après avoir installé l'aqueduc en 1911, les chemins furent pavés sur une longue distance et bientôt on eut l'électricité dans les rues et dans les maisons en 1912.

L'Hôpital Militaire, ouvert en 1917, nous apporta aussi un surcroît de population. Le Garden City Press où sont imprimés des revues et des journaux de technique de grande importance fut établi en 1919, le pont pour piétons et autos en 1924 et il ne faut pas passer sous silence la grande commodité du service journalier des autobus du Transport Provincial ; en un mot Sainte-Anne a fait des pas de géant dans la voie du progrès, nous avons maintenant le boulevard métropolitain qui nous conduit à l'aéroport de Dorval, où les voyageurs peuvent s'élancer en avion, vers les quatre points du monde.

Mme J.-A. Guénette

Le sens des faits

Notre-Dame de Bon-Secours de l'Ile Perrot

L'église paroissiale de Sainte-Jeanne de Chantal, à l'Ile Perrot, possède un trésor qui, pour être généralement ignoré, n'en est pas moins précieux ; c'est une statue de la Sainte Vierge qui a longtemps occupé le maître-autel de l'église si vénérée de Notre-Dame de Bon-Secours de Montréal.

Vers l'an 1670, deux frères riches et vertueux, seigneurs de Fleury, en France, associés de la Compagnie de Notre-Dame de Montréal, désirant contribuer efficacement à étendre le culte de la Reine du Ciel, firent don aux Messieurs de Saint-Sulpice de Montréal d'une petite statue, héritage de famille, vénérée déjà depuis cent ans dans la chapelle de leur château. Mademoiselle Bourgeoys, alors de passage en France, fut l'heureuse dépositaire de ce précieux trésor.

La statue n'avait que 6 à 8 pouces de hauteur. Elle était d'un bois brun et d'un travail remarquable.

Dès l'année suivante elle fut déposée dans la petite chapelle de Bonsecours, humble construction en bois, qui attirait de nombreux pèlerins.

Le 25 août 1675, une église en pierre, la première qui ait été construite à Montréal, remplaçait l'humble chapelle, et la statue tant vénérée y obtint une place d'honneur. Les pèlerinages continuèrent plus nombreux et non moins fervents, toujours récompensés par des grâces signalées, souvent par des prodiges éclatants. Il en fut ainsi pendant un siècle.

Ce mouvement des pèlerinages s'était ralenti depuis quelques années, lorsque dans l'hiver de 1831, une main sacrilège enlevait de son trône d'honneur la statue vénérée à Montréal depuis près de 160 ans. Jamais elle n'a été retrouvée depuis. Elle fut toutefois remplacée par une autre, don de la piété privée, et qui occupa le piédestal de Bonsecours de 1831 à 1848.

Un fait en même temps triste et glorieux pour l'Eglise du Canada devait contribuer à remettre en honneur les pèlerinages à Notre-Dame de Bon-Secours. Les Irlandais chassés de leur pays par la famine et la peste étaient venus chercher asile et protection au milieu des Canadiens qui les reçurent avec toute la charité que la religion seule peut inspirer. Ces milliers d'émigrés mourant de faim, emportaient dans leur pays d'adoption les germes de la terrible maladie dont ils étaient atteints. Huit prêtres et treize religieuses y succombèrent parmi bien d'autres.

Pour attirer la protection du Ciel, Mgr Bourget, dans une pastorale du 13 août 1847, fit vœu de rétablir les pèlerinages à Notre-Dame de Bon-Secours.

Pour ces fêtes qui eurent lieu le 21 mai 1848, une belle statue de bronze doré avait été transportée à l'église paroissiale de Notre-Dame, magnifiquement décorée pour la circonstance.

Or les décorations de l'église paroissiale et surtout de l'église de Bonsecours avaient été faites par M. l'abbé Huot, alors curé de l'Ile Perrot. Pour le récompenser, le curé de Notre-Dame lui offrit la statue qui avait remplacé temporairement, sur l'autel de Bon-Secours, l'image miraculeuse disparue en 1831, et qui pendant près de 160 ans avait été exposée dans le sanctuaire de Ville-Marie.

Tout joyeux de ce présent, M. l'abbé Huot voulut en faire bénéficier ses paroissiens, et l'exposa dans son église. Mgr Bourget non content d'acquiescer à ce désir, conçut l'idée d'établir la Sainte Vierge gardienne des navigateurs en introduisant sa statue en face des *rapides* sous le vocable de Notre-Dame de la Garde.

Voilà l'origine de ce double vocable de la Vierge à l'Ile Perrot.

Extrait de *Histoire de l'Ile Perrot* par Victor Carrière

L'Eglise des Capucins de Blois

A Blois, dans le cadre d'une cité historique que son passé architectural a rendue célèbre dans le monde entier, s'élève depuis peu une église, celle du Couvent des Capucins, où l'on peut voir légitimement l'une des réalisations les plus complètes et les plus significatives de l'art religieux contemporain en France. Les trois grands arts majeurs, en effet, architecture, sculpture et peinture, s'y unissent à la mosaïque et au vitrail pour y réaliser une parfaite synthèse des efforts poursuivis depuis quelques dix années par les artistes français.

Dès avant la guerre les religieux capucins de Blois avaient fait appel à un jeune architecte plein de riches promesses, Paul Rouvière, dont cette église fut, par l'effet d'un tragique destin, la première et la dernière œuvre. Paul Rouvière devait en effet mourir en septembre 1939, main non sans avoir élaboré l'essentiel de son œuvre : aussi, malgré sa mort prématurée, son nom restera dans l'histoire de l'art religieux contemporain comme celui d'un de ses plus purs pionniers.

C'est un autre jeune architecte, Yves Froidevaux, qui devait recueillir l'héritage de Rouvière et mener à bien son entreprise : un seul

coup d'œil suffit à juger du succès de cette architecture qui, suivant l'exemple magistral donné au Raincy par Auguste Perret, se préoccupe avant tout de spiritualiser le béton, comme en d'autres temps les grands artistes du passé ont su spiritualiser la pierre, en définissant par la clarté même de leur dessin, la pureté significative des lignes. Voici, en effet, une architecture dont le parti pris fondamental est la simplicité poussée jusqu'aux confins mêmes de l'abstraction, mais avec une élégance de composition qui triomphe dans la figure si simple à la fois et si efficace du clocher : c'est là sans conteste l'un des sommets de l'architecture religieuse française d'aujourd'hui, l'une de ses plus éclatantes réussites.

Le même parti se retrouve dans la composition intérieure : ce qui domine encore — car tel est le facteur principal d'unité du monument — c'est la simplicité, la nudité des lignes architecturales qui, conformément aux impératifs naturels de la technique du béton, dépouillent les structures fondamentales en réduisant pour ainsi dire le monument tout entier aux lignes élémentaires de son dessin. Car la technique même du béton, en permettant l'élargissement des vides, aide au dégagement du rythme architectural, et en même temps autorise ces grandes ouvertures qui font que, pour la première fois dans l'histoire de l'architecture, les techniques modernes offrent à l'art du vitrail un rôle plus considérable que jamais.

Et de fait, à Blois les verrières, composées et exécutées, sous l'inspiration de l'architecte lui-même, par les maîtres de la verrerie française moderne, Louis Barillet et Jacques Lechevalier, ne sont plus seulement des éléments décoratifs subordonnés mais des parties intégrantes de l'architecture elle-même : car leur dimension, leur importance relative, font qu'elles se placent à égalité avec le mur, et que c'est avec le mur qu'elles forment ce rythme ample et vaste qui résulte des variations naturelles de la structure. Cette série de vitraux peut ainsi développer à plein les deux grands thèmes choisis, celui de la gloire de la Vierge pour la Nef, et celui de la gloire des Saints pour les Chapelles latérales.

A cette décoration de vitraux s'articule d'autre part le Chemin de Croix sculpté par Lambert Rucki et placé à dessein sous les verrières, dont il répète le rythme sur le mur inférieur, créant ainsi une sorte de double contrepoint auquel participent d'une part la structure architecturale fondée sur la superposition du mur et des verrières, et d'autre part le dialogue des deux techniques, celle du relief sculpté et celle de la peinture plane sur verre. Et pour mieux accentuer cette unité rythmée, le sculpteur, dont d'autres œuvres montrent que ne lui est pas étranger un certain sentiment baroque qui, ici, aurait pu entraîner certaines disso-

nances, a délibérément souligné l'hiératisme des formes où d'ailleurs il est un maître comme on peut le constater encore à l'église de Laigle.

Enfin, dernier élément du monument, les mosaïques, en particulier celle qui décore la Coupole de l'abside et dont le sujet est le couronnement de la Vierge. Accordées par leur thème coloré aux vitraux, ces mosaïques bénéficient d'autre part de ce supplément d'éclairage autorisé par la technique moderne et que ne pouvaient connaître les églises anciennes. Aussi est-ce peut-être l'un des principaux mérites de l'église des Capucins de Blois (dénommée officiellement Notre-Dame de la Trinité, mais que ses paroissiens connaissent sous le nom traditionnel d'église des Trois Ave) d'offrir à la mosaïque une occasion exceptionnelle de jouer elle aussi, comme le vitrail et sur pied d'égalité avec lui, son rôle dans le développement décoratif du rythme architectural.

Ainsi, voici une église délibérément moderne, à la fois par la soumission de sa composition architecturale aux impératifs de la technique du béton et par l'appel au plein développement et à l'intégration architecturale des grands arts décoratifs, sculpture, vitrail, mosaïque, systématiquement traités comme éléments constitutifs de la structure, ainsi confondus dans l'unité de l'architecture même et amenés à nourrir la simplicité quasi abstraite des lignes de toutes les vibrations concrètes de leurs volumes ou de leurs couleurs.

On notera pour terminer que l'église des Capucins de Blois n'est pas née d'une improvisation ni non plus d'une entreprise anonyme ou confusément collective : elle a d'abord été le fruit de la décision éclairée du Supérieur du Couvent, le Père Clovis, et de son successeur le Père Grégoire, puis de la conception mûrement élaborée de Rouvière accomplie après la mort du premier architecte par son successeur et ami Froidevaux Quant aux autres artistes, ils ont pris leur place dans l'unité naturelle de l'orchestration d'ensemble. Ainsi la collaboration de la sculpture, du vitrail, et de la mosaïque avec l'architecture prend la valeur d'une authentique et exceptionnelle entreprise de synthèse et d'unité artistiques. La fragmentation qui risque trop souvent de résulter de cette absence de coordination spirituelle entre les diverses techniques et les différents techniciens si fréquente aujourd'hui, a été, à Blois, dominée au contraire par le profond appétit d'unité qui a manifestement animé les créateurs d'une église à cet égard exceptionnelle.

Henri Lemaître

C. B. O. T. Ottawa

« Notre première préoccupation, c'est d'abord de nous installer », me dit M. John Dunn, directeur des émissions à CBOT, la station de télévision d'Ottawa. En effet, c'est une installation misérable qui, au premier étage de l'édifice lézardé de la Cie Holt Renfrew sur la rue Queen, loge présentement les bureaux de CBOT : un simple carton épinglé sur la porte d'entrée, avec ces mots au crayon : *Canadian Broadcasting Corporation*, deux bureaux exigus et des locaux assez primitifs pour les services techniques.

CBOT est entré en opération six mois plus tôt que prévu, afin de pouvoir téléviser la cérémonie du Couronnement, le 2 juin dernier. Aussi les studios de $950 000, en construction sur l'Island Park Drive et l'antenne de 50 kws, haute de 500 pieds, ne seront-ils prêts qu'à l'hiver. La station de télévision d'Ottawa pourra alors produire ses propres émissions. L'édifice de deux étages, 136 pieds par 65, comprendra un studio de 40 pieds par 28, équipé de télécaméras et des autres accessoires de diffusion, les services techniques et administratifs, un laboratoire de développage et de montage des films et un garage pour loger l'unité mobile de $100 000, qui, comme à Toronto et à Montréal, aura mission de couvrir les principaux événements de la région.

D'ici là, CBOT doit se contenter de relayer, via son antenne temporaire de 70 pieds, les programmes qu'il reçoit de Toronto et de Montréal par micro-ondes ou par kynescope. Son rôle actif dans la production canadienne se limite pour le moment à alimenter les Newsreels « Tabloid » (Toronto) et « Les actualités » (Montréal). La veille de mon passage à CBOT, l'équipe régulière de ciné-photo (16mm) avait couvert à Uplands le départ d'une formation de Sabres F.86 pour l'Allemagne.

Le choix des émissions

Les problèmes posés par le choix des émissions à CBFT, Montréal, et qui ont fait l'objet de plus d'un entrefilet dans la presse, se sont retrouvés évidemment à Ottawa. Questionné à ce propos, M. Dunn qui a précisément comme charge de sélectionner et diriger les émissions, ainsi que M. Wright, gérant du poste, qui me reçut aux studios de CBO au Château-Laurier, ont voulu souligner l'effort qu'ils accomplissaient pour assurer une haute tenue des programmes, tout en satisfaisant toutes les classes de téléspectateurs.

Le bilinguisme de la station n'a pas manqué de donner des maux de tête à ses administrateurs. « Pour certains anglais, une seule émission en langue française est de trop », constate péniblement M. Dunn. Jugement corroboré par M. Wright qui n'hésite pas à qualifier ces gens de « bigots ». Quant au français, ils se plaignent de n'avoir pas les 40% d'émissions en langue française qu'exigerait leur proportion numérique dans la région de la capitale.

La solution du problème n'est pas facile. S'il paraît indispensable d'une part que la presse et les associations du Canada français maintiennent constamment une certaine pression auprès de Radio-Canada, pour assurer peu à peu une répartition plus équitable des heures de télédiffusion, il est peut-être toutefois plus fondamental encore et plus avantageux que — le souci de l'unité nationale étant sans cesse notre première préoccupation dans cette question — nous évitions de casser inutilement des carreaux, ce qui aurait uniquement pour effet de nous valoir à nous-mêmes l'épithète de « bigots ». Selon un vœu de M. Jean Saint-Georges, directeur de la radio à Radio-Canada (Montréal) : « Le public canadien-français aura la télévision qu'il mérite. Il y réussira surtout en aidant ceux qui veulent l'aider, plutôt qu'en cherchant consciemment ou non à leur nuire ».

Déjà les téléspectateurs anglo-canadiens d'Ottawa s'habituent à entendre parler français dans leur maison. Ils se prennent à rire, à chanter eux-mêmes (l'image suffit généralement à leur faire comprendre l'émission), avec ceux que des préjugés ont toujours décrits sous des traits farouches. Nombre de gens ont fait remarquer à M. Wright qu'ils profitaient de la télévision pour perfectionner leurs connaissances en langue française. Des quiz comme « Le nez de Cléopâtre » suscitent beaucoup d'intérêt dans les milieux anglais, car on y trouve occasion d'enrichir son vocabulaire. Et peu à peu c'est l'atmosphère de bonne entente qui se crée, qui rend les esprits plus conciliants et qui fait soupirer moins fort après le dédoublement de CBOT.

Un autre point de conflit, le grand nombre de films à l'horaire de CBOT, est dû aux circonstances un peu particulières où doit actuellement fonctionner la télévision canadienne. M. Wright nourrit l'espoir que la situation soit corrigée sous peu. Quant aux séances de lutte, trois heures tous les samedis soirs, qui déparent la fin de semaine, c'est une concession pour l'été aux demandes sans cesse répétées du public. Avec le retour de la saison artistique, des émissions de meilleure tenue feront sauter cette production que Dumont nous envoie de Chicago.

Les enfants et la TV

Le problème de l'assiduité des enfants à la télévision est d'un ordre tout différent. « Nous avons tous les après-midis, me fit remarquer M. Wright, des émissions spécialement destinées aux jeunes ». Et à ce moment même, dans le bureau du gérant, je pouvais voir sur l'écran d'un téléviseur, une de ces émissions présentées spécialement à l'intention de la jeunesse. « Le soir, il est normal que nous nous adressions à un auditoire d'adultes. Les parents ont la responsabilité de leurs enfants ».

Sera-ce compléter la pensée de M. Wright que d'ajouter toutefois : Dans le choix de ses émissions, Radio-Canada doit, sur ce problème, prévoir non l'attitude normale de parents consciencieux, mais la conduite effective de la plupart d'entre eux ; tout comme il a prévu — sur la question de la langue — non les droits stricts de chaque race mais le climat général de la région ; tout comme il a prévu — pour la qualité des émissions — non les exigences théoriques de la culture, mais les possibilités du public actuel.

La télévision et l'homme

Mais les problèmes de fond ne sont pas encore posés. La télévision relève du ministère des Transports : c'est d'abord un mode de communication. Si elle venait à s'imposer à notre vie suffisamment pour en changer les institutions, si elle devait s'affirmer comme un des modes primaires d'échanges entre hommes au même titre que l'écriture, serions-nous toujours autorisés à la considérer comme un simple instrument de détente et de culture post-scolaire ?

The fears expressed by my American friends were no such as could be allayed by the provision of only superior and harmless programs. They were concerned with the television habit, whatever the program might be (T. S. Eliot au *London Times*. Cf. *Time*, 1er janvier 1951). Nous espérons que la commission d'enquête sur la télévision proposée par le Rapport Massey, posera les problèmes à ce niveau.

Et comme prêcheur, nous sera-t-il permis de souhaiter que le clergé s'intéresse honnêtement à la télévision, non d'abord en raison des problèmes moraux ou sociaux qu'elle pose aux fidèles, mais fondamentalement pour les possibilités qu'elle offre de diffuser le message de Vie. Quand, sur l'écran du téléviseur, on a vu M. Vischinsky à l'ONU exprimer son point de vue sur les conditions d'armistice en Corée, on saisit jusqu'à quel point la télévision déclasse la presse, la radio, le cinéma

et à un certain degré — réserves faites — la chaire elle-même (dans son état actuel), comme instrument de communication et comme puissance de conviction d'une idée. « Dans quelques années, confiait au récent Seminar de Toronto sur la télévision, M. Gilbert Seldez, auteur de *The great audience* et *The seven lively arts,* il suffira à un candidat d'être télégénique pour accéder à la présidence des Etats-Unis ».

CBOT n'est encore qu'un bureau exigu sur la rue Queen et qu'une antenne à faible rayon d'action. Mais on risquerait tout à minimiser ses ressources.

Réginald-M. Dumas, O. P.

Médecine et chiropratique

« Seigneur défendez-moi de mes amis... » telle a dû être l'amère réflexion du Collège des Médecins à la lecture de l'article de M. Bernard Daumale, paru dans la Revue Dominicaine de Septembre.

Il semble incontestable, selon les rapports de l'ensemble de la clientèle, que le public puisse retirer des bienfaits de la Chiropratique, dit M. Daumale dans son dernier paragraphe, mais « le collège des Médecins... ne peut admettre qu'un certain bien puisse en exister *(sic)* pour la santé publique », dit M. Daumale dans son 12ième paragraphe [1]. Comme pavé de l'ours il faut admettre que celui-là en est un d'envergure. M. Daumale a vu clair et il veut qu'on le sache. Le public y gagne un témoignage intéressant, les Chiropraticiens voient avec plaisir qu'on commence à se rendre compte de l'état de la question, mais que diront les amis de M. Daumale ?

Selon M. Daumale il conviendrait de suspecter fortement le jugement de compétence de quiconque se fait traiter chez les chiropraticiens. Dès qu'un juge, un avocat, un dentiste, un membre du clergé ou un médecin va se faire traiter chez un Chiropraticien, il devient suspect, il faut se méfier, cet homme a perdu le jugement.

M. Bernard Daumale, il faut le croire, ne s'est jamais fait traiter chez un Chiropraticien, et, son article le démontre, il bénéficie d'une ignorance avantageuse de la Chiropratique, c'est donc l'homme tout indiqué pour rendre un jugement sûr et compétent.

---

1. La contradiction n'est qu'apparente : la médecine attend la preuve scientifique de ce bienfait proclamé par la clientèle (N. D. L. R.).

M. Bernard Daumale affirme que les études de Chiropratique se font sans l'aide d'un microscope ; où M. Daumale a pu ramasser ce bobard, il est difficile de l'imaginer. L'usage du microscope est obligatoire, spécialement pour l'étude de l'Histologie et de la Bactériologie, dans les collèges de Chiropratique comme dans les collèges de Médecine.

M. Bernard Daumale prétend que « les études de Chiropratique ne cherchent pas à donner les connaissances de base du corps humain ». L'anatomie, M. Daumale, est-ce une de ces connaissances de base ? Le temps consacré à l'étude de l'anatomie dans les collèges de Chiropratique [1], y compris la dissection humaine, est le triple de celui qu'y consacre la faculté de Médecine de Montréal.

En Physiologie, autre science de base, M. Daumale, les études, sont équivalentes.

« Au collège, dit M. Daumale, on n'enseigne que la méthode universelle et absolue de guérir tout mal quel qu'il soit ». Et savez-vous comment ils s'y prennent, les collèges, pour arriver à cette fin ? Ils mettent entre les mains de leurs élèves les textes *médicaux* suivants :

En Diagnostic : Cecil et Loeb

En Dermatologie : Tobias

En Ophtalmologie : Gifford

En Oto-Rhino-Laryngologie : Lederer et Hollander.

En Gynécologie : Curtis

En Pédiatrie : Zahorsky

En Pathologie : Moore.

Voilà n'est-ce pas une bonne façon de tenir les étudiants dans l'ignorance de ce que peuvent faire la Médecine et la Chirurgie ! Et ces conseils continuellement répétés : « Ne prenez que les cas qui sont de votre ressort ; agissez toujours pour le bien du malade ; si vous croyez qu'une autre méthode est plus susceptible d'aider le malade, empressez-vous toujours d'en instruire celui-ci ». Autant de moyens de prêcher « la méthode universelle et absolue ».

Faut-il continuer ? Les traitements chiropratiques n'ont pas d'effets définis, révèle M. Daumale. Ce monsieur nous dira-t-il alors comment le Chiropraticien peut prédire le cours normal d'un traitement et en aviser le malade ?

L'espace, chose précieuse dans une revue comme celle-ci, ne permet pas de réfuter toutes les fausses affirmations contenues dans les quatre pages et demie de M. Daumale, encore moins de relever toutes les insinuations malveillantes. M. Bernard Daumale a plus confiance dans le diagnostic d'un masseur ordinaire (qu'est-ce qu'un masseur extraordinaire ?) que dans celui d'un Chiropraticien : c'est son affaire. Ce n'est pas vouloir jeter de discrédit sur l'utile et honorable occupation des masseurs, que de faire remarquer la différence qui existe entre les études requises pour former un masseur compétent et un Chiropraticien compétent.

Ces quelques remarques permettront de se rendre compte que M. Daumale avait cette fois oublié d'éclairer sa lanterne.

De nombreux médecins ont affirmé que la Chiropratique obtenait des résultats dans des cas où la médecine se révélait impuissante. Pourquoi alors cette lutte acharnée ? N'est-ce pas le bien du malade qui doit primer toute autre considération ?

Ce qui s'impose pour le bien du malade, c'est une collaboration sérieuse et désintéressée de toutes les professions adonnées à l'art de guérir. Les luttes acrimonieuses ou mesquines ne font que retarder le progrès au détriment de la santé publique.

Les Chiropraticiens reviendront devant le Parlement provincial à la prochaine session. Ils demandent le droit de contrôler l'exercice de leur profession dans la Province. Le projet de loi exige de l'étudiant le B. A. ou un autre diplôme équivalent et prescrit un cours complet de chiropratique [2].

Une loi s'impose avec une urgence qui s'accoît chaque année ; ceux qui s'y sont toujours opposés, sont malvenus maintenant à reprocher aux Chiropraticiens les conséquences de l'absence de cette loi. Présentement dans la province de Québec n'importe qui peut se dire Chiropraticien, du jour au lendemain, sans qu'il soit possible d'exercer aucun contrôle sur son activité.

Pour la protection du public et le plus grand bien des malades, il est urgent que les Chiropraticiens obtiennent la législation qu'ils demandent depuis 20 ans.

Roger La Palme, b.a., l.s.p., ll.b., d.c.
Chiropraticien

NOTES

1. — Les études de chiropratique mentionnées ici sont celles qui se font dans les collèges reconnus par la *National Chiropractic Association* dont le *Canadian Memorial Chiropractic College* de Toronto.

2. — Tableau comparatif des études en médecine et en chiropratique *.

* Ce tableau est basé sur l'annuaire 1952-1953 de la faculté de médecine de l'Université de Montréal et sur l'annuaire de la même année du Canadian Memorial Chiropractic College de Toronto.

	Médecine	*Chiropratique*
Nombre total des heures de cours théoriques et de travaux pratiques	3841	3978
Anatomies (total)	195	648
Dissection (sur des cadavres humains)	120	108
Physiologie et Biochimie	540	540
Histologie et Embriologie	270	135
Bactériologie	187	135
Pathologie	405	360
Hygiène	70	90
Radiologie	55	90

Le reste des études est surtout consacré à des matières propres à chacun des deux arts. Il est à noter toutefois que l'étudiant en chiropratique consacre 405 heures à l'étude du diagnostic des maladies reconnues en médecine.

Les manuels sont les mêmes ou équivalents.

L'internat en médecine se fait la dernière des cinq années du cours ; en chiropratique, il se fait durant les trois derniers semestres des quatre années du cours.

N. D. L. R. — Dans *Director of Chiropractic Schools and Colleges*, août 1953, on lit : « Palmer School of Chiropractic », durée des cours : 4 années de 9 mois ; conditions d'admission : un grade de *High School* ou l'équivalent ; 35 professeurs y dispensent l'enseignement.

L'esprit des livres

R. P. Jean Bousquet, O. P. — « Sainte Catherine de Sienne ». Les Editions du Lévrier, Montréal, 1953. 19 cm. 132 pages.

Le Père Bousquet continue d'exercer son talent d'hagiographe. Après saint Thomas d'Aquin, saint Vincent Ferrier, voici sainte Catherine de Sienne. Il a résumé en quelques courts chapitres la vie de la grande mystique dominicaine. Par une sorte de paradoxe, il n'y a peut-être pas eu de sainte qui fût davantage mêlée au monde et qui ait exercé une action aussi bruyante. C'est cet aspect de la vie de sainte Catherine qui a surtout été mis en lumière. L'auteur a voulu raconter une histoire et non composer un traité de mystique. Il l'a fait avec un grand souci d'exactitude, sans interprétation trop subjective ; il nous donne ainsi une « vie de saint » capable d'édifier sans que l'auteur ait besoin de le dire.

J. L. R.

Eugène Nadeau, O. M. I. — « Un Louis d'or ». Editions Oblates, 1192, rue Visitation, Montréal, 1953. 20 cm. 198 pages.

Ce livre raconte la vie du grand chrétien et grand québecois, le Chevalier Louis Emond que le Père Lelièvre avait surnommé son *Louis d'or*. Depuis cette rencontre providentielle, le 28 décembre 1919, l'apôtre du Sacré-Cœur et son assistant laïque ne feront qu'un seul cœur entièrement dévoué au Sacré-Cœur. Il est difficile de dire lequel des deux l'emporte en dévouement tant leurs vies se confondent dans la poursuite du même idéal.

Grâce à ces deux apôtres, le culte du Sacré-Cœur s'est développé prodigieusement dans la ville de Québec. Et la maison *Jésus-Ouvrier*, de l'étable du début, est devenue un édifice imposant, une source où toutes les âmes brisées, les cœurs fatigués vont refaire leur plein d'essence pour continuer leur route.

Notre siècle compte d'autres laïcs de la trempe du Chevalier Emond. Puissent-ils trouver un Nadeau pour chercher, analyser, comprendre leur vie et l'exposer avec un art aussi vivant !

A. L.

Jean Filiatrault « Terres stériles ». Institut littéraire du Québec, 1953. 19 cm. 206 pages.

Le très fécond Institut littéraire du Québec nous présente le premier roman d'un journaliste à «Notre Temps ». Là M. Filiatrault s'est déjà signalé comme bon écrivain par ses entrefilets d'actualité littéraire ou sociale. On attendait une œuvre, elle vient de naître.

Toutes les passions gravitent autour de deux pôles : l'amour et la haine. Le premier a tenté bien des écrivains avec des succès plus ou moins

heureux qui n'ont guère dépassé le sommet des amourettes ; le second, la haine, s'il a été signalé à l'occasion, n'a jamais été exploité avec l'assurance et l'art de « Terres stériles ».

Cette haine qui passe du père à la fille pour rejaillir sur un époux, se calmer un peu sur un malade, et finalement consumer moralement sa victime en même temps que brûle son corps dans l'incendie volontaire de sa résidence, ce thème ne manque pas d'audace et l'art que déploie l'auteur pour construire son roman ne fait qu'ajouter vie et couleur à une passion beaucoup plus résistante que l'amour et dont les effets sont toujours pernicieux, individuellement et socialement.

Il fallait du courage et surtout une bonne psychologie du cœur humain pour extirper cette passion, la mettre à jour dans toute sa plénitude qui, au fond, n'est qu'un vide. M. Filiatrault a eu l'un et l'autre. Il est sorti des sentiers battus pour explorer une nouvelle avenue de notre littérature.

Sans avoir le fluide des grandes œuvres qui emporte le lecteur et le pénètre de toutes parts, le style est dense, vigoureux, toujours grammatical et littéraire. Aucune métaphore qui ne soit bien amenée.

Un roman qui fait honneur à nos Lettres !

A. L.

Hervé Blais, O. F. M. — « Ils étaient des nôtres ». Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1953. 19 cm. 122 pages.

« Evocations de nos défunts, dans l'attente d'une récréation fraternelle, sous l'angle qui semble les caractériser le mieux », écrit l'auteur.

C'est bien par l'*évocation* qu'il convenait de faire revivre ces belles figures franciscaines. A part le Bon Père Frédéric, les autres sont des contemporains qui nous ont quittés entre les années 1938 et 1952. Pour avoir connu les PP. Laval Laurent et Alcantara Dion, j'ai parcouru avec piété et émotion les pages fraternelles à eux consacrées. Deux vies pleines de fruits et de promesses brisées en plein midi !

Ces onze biographies qui n'ont aucune prétention, d'un style simple, donnent une bonne idée des divers champs d'apostolat des fils de saint François.

A. L.

François Hertel — « Un Canadien errant ». *Récits, Mémoires imaginaires*. Editions de l'Ermite, Paris, 1953. 20 cm. 203 pages.

J'ai demandé au génie de la critique de ne laisser aucun pavé d'ours à ma disposition car j'ai beaucoup de sympathie pour François Hertel. Je l'ai connu si jeune et si attachant... au temps de la *Petite Rivière* et du *Cap Martin*, lorsqu'il allait porter ce que nous nommions alors des cahiers d'honneur chez M. le Préfet. C'est pourquoi je suis peut-être plus déçu que ses meilleurs amis d'aujourd'hui qu'il ait fait et persiste à faire un usage si peu sérieux d'une plume pourtant excellente. Si l'on excepte *Leur inquiétude* et *Le beau risque*, il me semble que tout le reste, comme je me rappelle l'avoir déjà écrit, est une perte de temps.

Et voici qu'Hertel nous fournit la preuve que tous les Canadiens errant même dans Paris ne s'enrichissent pas. La critique a parlé d'une *régression*... C'est un euphémisme comme se plaisent à dire les esprits délicats. L'auteur n'aurait pas dû donner ce témoignage à ses compatriotes. D'aucuns songeront sans doute que le terroir avait encore du bon pour lui, malgré tout. Espérons que ce n'est là qu'un écart dans un genre périmé. Pour ma part, il me semble qu'avec sa culture et ses dons, François Hertel peut nous expédier autre chose de Paris.

A. Saint-Pierre, O. P.

Philippe La Ferrière — « Le Démon ». Editions du Cerbère, Montréal, 1953. 20.5 cm. 70 pages.

C'est un sketch radiophonique présenté à Radio-Canada le 17 août 1952. Une simple lecture ne peut donner de sa valeur émotionelle qu'une idée imparfaite ; mais en supposant le décor sonore, les trucs de studio, le montage vraiment radiophonique, on conçoit que la pièce ait la puissance de retenir les auditeurs invisibles. Disons aussi que c'est peut-être sur la scène de la radio que le démon a le plus de chances d'être personnifié, car alors il n'est que voix, sans représentation corporelle. Il fallait d'autre part une grande ingéniosité pour composer le dialogue du diable avec le possédé Alcide, car tantôt il doit parler avec lui et tantôt à sa place. L'auteur s'en est tiré des plus habilement.

J. L. R.

François Brégha, — « Déshumanisation du travailleur dans l'univers communiste ». Sous les auspices de la Société canadienne d'éducation des Adultes, Québec, 1952, 22.5 cm. 124 pages.

L'auteur de ce livre est un réfugié de Tchécoslovaquie immigré au Canada. Il a été en mesure d'observer pendant plusieurs années les techniques communistes dans l'organisation du travail et de se rendre compte des conséquences effroyables auxquelles aboutit nécessairement la pratique du matérialisme dialectique. Cet ouvrage de M. Brégha a le mérite de fournir des renseignements de première-main et d'éclairer singulièrement sur la doctrine et la réalité communistes. L'exploitation économique du travailleur équivaut à l'esclavage. Dans les pays subjugués par les Soviets, le moyen principal de diminuer le coût de production et de main-d'œuvre consiste dans l'utilisation des camps de travaux forcés. L'auteur estime que déjà huit centièmes de la population de son pays sont ainsi des esclaves. L'activité syndicale est un leurre ; elle se réduit à celle d'une police industrielle au service de l'Etat. Et ce ne sont là que quelques données.

Ce volume est actuellement en vente chez l'auteur, à 131, rue Ernest Gagnon, apt. 8, Québec.

J. L. R.

G. Panneton et A. Magnan — « Le Diocèse de Trois-Rivières ». Editions du Bien Public, 1953. 23 cm. 376 pages.

Cette littérature d'anniversaires foisonne dans notre Laurentie. Sûrement, dans ce secteur de nos lettres, nous sommes à la page. Une déception attend cependant ceux qui chercheront dans ce livre une histoire religieuse et civile de Trois-Rivières où le spirituel et le temporel se fondent et se confondent comme dans presque tous nos livres de ce genre.

En révolte manifeste contre cette méthode, le chanoine G. Panneton et l'abbé Antonio Magnan ont limité leur étude au domaine strictement ecclésiastique — l'Eglise et l'Etat sont toujours deux sociétés distinctes. On n'assiste pas au défrichement, à la formation et à l'expansion des paroisses sous l'influence du curé qui dirige tout et fait tout, mais on nous montre la croissance du diocèse par les épis toujours plus nombreux et plus chargés que sont les biographies de tous les prêtres qui sont nés ou ont vécu dans le diocèse depuis cent ans.

Suivent une chronique des principaux événements de 1852 à 1952, un exposé de l'organisation diocésaine, la liste des maisons religieuses par ordre de fondation, un aperçu des vocations sacerdotales par famille et par paroisse. J'y vois 24 dominicains sortis du diocèse.

L'Eglise de Trois-Rivières en marche par ses prêtres et religieux qui l'animent et la dirigent, voilà ce qu'on trouve dans ce livre et c'est bien cela qu'il fallait en attendre.

A. L.

Edward-E. Heston, C. S. C. — « Comment le Pape gouverne l'Eglise ». Fides, Montréal, 1953. 21 cm. 196 pages.

Un bon livre d'information sur l'organisation temporelle de l'Eglise. On y trouve tous les renseignements que tout chrétien, un jour ou l'autre, recherche sur le chef de l'Eglise, la curie romaine, les cardinaux, le saint-office, les nombreuses et diverses congrégations, les formalités sur l'élection d'un nouveau pape.

Tous ceux qui ont à parler de l'Eglise à l'occasion d'un événement à Rome, tout particulièrement les journalistes, y découvriront une précieuse documentation pour fabriquer un bel éditorial.

A. L.

Clovis Rondeau, P. M. E. « Saint-Félix de Valois ». Société des Missions Etrangères, 1090, rue Saint-Hubert, Montréal. 21 cm. 466 p.

Cette monographie paroissiale, en plus d'être documentaire, est pleine d'anecdotes authentiques qui donnent vie et couleur aux événements et aux hommes. La topographie explique la sinuosité des rangs par l'utilisation des cours d'eau. Ainsi chaque ferme a son abreuvoir. La physionomie des curés qui se sont succédés depuis 1840 et leur valeur morale et administrative est également bien soulignée. Des prêtres solides et volontaires

mènent conjointement le spirituel et le temporel. Au temps des élections, on les voit même sur les estrades. Ce qu'ils perdent en prestige spirituel est loin d'être compensé par le succès bien profane d'une joute oratoire. L'éloge du professeur Jean-Baptiste Bonin qui, un jour, joua plus fort du bras que de la tête, s'explique par les mœurs de temps. On est loin de l'humanisme intégral et des postulats de l'éducation moderne.

Heureux les paroissiens qui possèdent écrite leur histoire. La voix du passé s'y fait plus impérieuse et commande l'avenir.

A. L.

Gaétan VALOIS — « Minutes retrouvées ». Fides, Montréal, 1953. 21 cm. 230 pages.

Dans ces *minutes retrouvées,* l'auteur, décédé le 1er décembre 1952, parle aux vivants — *defunctus adhuc loquitur* — des menus incidents de sa carrière de notaire. Sous la monotonie apparente du notoriat, entre la signature de deux contrats, se glisse une foule d'événements amusants où apparaît le naturel des gens simples ou rustiques.

On sent que l'auteur s'amusait discrètement et charitablement des bizarreries de sa clientèle. Mœurs campagnardes, mœurs villageoises reprennent vie et couleur sous sa plume enjouée.

Minutes retrouvées et colorées parce qu'elles sont ingénieusement replacées dans le contexte qui les a provoquées.

Un livre qui clame haut le bonheur paisible des âmes simples.

A. L.

Joseph Edward CAMPBELL — « Indulgences ». Editions de l'Université d'Ottawa, 1953. 24 cm. 200 pages.

Une thèse pour l'obtention du lauréat aux facultés ecclésiastiques de l'université d'Ottawa. L'auteur, prêtre du diocèse de Winnipeg, dans un aperçu historique des Indulgences et un commentaire canonique, nous révèle une connaissance peu commune des sources, des travaux généraux, des travaux spéciaux qui constituent une documentation de première valeur.

Dans la première partie, le péché et ses conséquences est établi, puis viennent les conditions requises pour gagner une indulgence.

Dans la deuxième partie, *Aperçu historique,* le mot *indulgence* est analysé, expliqué dans ses rapports avec la peine due au péché. A part les grandes indulgences de Jubilé et toutes les indulgences attachées à certains exercices de culte ou de dévotion, il y a quantité d'indulgences accordées par des cardinaux, évêques, prélats.

La troisième partie est un commentaire canonique. Qui peut accorder les indulgences et qui peut les gagner?

Une thèse bien conduite et tout à l'honneur de l'élève et de ses maîtres. Par son actualité courante, elle intéresse tous les clercs et nombre de laïcs. Cette étude est rédigée en anglais.

A. L.

R. P. Albert PLANTE, S. J. — « Les écoles séparées d'Ontario ». Collection « Relations », no 3, Les Editions Bellarmin, Montréal, 1952. 22.5 cm. 103 pages.

Trop peu de catholiques, même ontariens, connaissent l'exacte situation des Ecoles séparées de leur province. Dans la présente brochure, le R. P. Plante a tenté d'en retracer l'histoire, depuis la législation de 1841 et les démêlés suscités par le pasteur méthodiste Ryerson, jusqu'au célèbre rapport de la Commission Hope, dont certaines conclusions apparaissent déjà fondées sur de lointains antécédents. Les influences qui ont toujours joué contre les Ecoles séparées d'Ontario sont demeurées les mêmes pendant un siècle de luttes. Ce qui a été gagné doit être mis au compte de la ténacité et de la persévérance des catholiques soutenus par les autorités religieuses des paroisses et des diocèses. Il faut souhaiter que ces efforts soient mieux connus et que cette connaissance engage à une fidélité pratique en regard des résultats obtenus.

J. L. R.

« Quinze ans d'apostolat par le livre ». Les Editions Fides, Montréal, 1953. 21 cm. 39 pages.

Une plaquette légère mais luxueusement présentée. Elle a pour contenu cinq allocutions prononcées à l'issue d'un banquet offert par les Editions Fides pour célébrer le quinzième anniversaire de leur fondation. C'était une occasion choisie de mettre en lumière l'expansion prodigieuse de l'œuvre, la variété des domaines de son action, l'esprit apostolique et le rôle civilisateur qui n'ont cessé de caractériser l'entreprise. Soulignons en particulier les conseils judicieux de S. E. le Cardinal Léger concernant le problème des lectures, tel qu'il se pose devant la conscience des jeunes catholiques d'aujourd'hui.

J. L. R.

Léon POIRIER — Vingt-quatre images à la seconde ». Maison Mame, 1953. 20 cm. 280 pages.

Journal d'un cinéaste pendant quarante-cinq années de voyages à travers les pays, les événements, les idées (1907-1952).

Le nom de Léon Poirier est inscrit dans l'histoire du Cinéma français. Son action et ses films ont exercé une grande influence sur l'évolution de ce nouveau moyen d'expression et ont largement contribué à transformer en art ce qui n'était qu'un spectacle forain.

Grâce à lui, ont défilé sur l'écran : Jocelyn, La Brière, La Croisade Noire, Sœurs d'Armes, l'Appel du Silence dont les images évoquaient des drames intérieurs.

« Vingt-quatre images à la seconde » a tout l'intérêt d'un film débordant d'images du désert.

A. L.

Mgr Fulton Sheen — « Le premier amour du monde ». Maison Mame, Tours, France, 1953. 19 cm. 320 pages.

Le grand orateur américain, Mgr Sheen, que des millions d'auditeurs, suivent, avec assiduité, à la radio ou à la télévision, nous offre une série de causeries, condensées sous ce titre : « *Le premier amour du monde* » pour désigner Marie. La vierge du siècle ou du cloître, l'épouse moderne, la mère d'aujourd'hui trouvent en cette femme incomparable, vierge et épouse, Mère du Christ, collaboratrice du Sauveur, un modèle à la portée de tous : grands et humbles de la terre.

D'un style direct, vivant, parlé, l'auteur attaque les grands problèmes de notre temps : amour, divorce, vocation. On y trouve de fort beaux chapitres très actuels sur l'Annonciation, la Visitation, la Maternité divine, les Mystères du Rosaire, la Reine de Miséricorde. La Vierge y apparaît comme une contemporaine, une femme de 1953.

Sur toutes les joies et misères humaines, la présence de Marie donne à la vie son vrai sens : préparer l'éternité. Livre instructif et vivifiant.

A. L.

Catherine Gaskin — « Tout le reste est folie ». Maison Mame, Tours, France, 1953. 20 cm. 320 pages.

Le roman d'une jeune Australienne de 20 ans. Elle présente le conflit moral d'une américaine mariée à un officier anglais. Ne pouvant se faire à son nouveau milieu, elle quitte son époux, revient aux Etats-Unis. Longtemps après, en voyage en Europe, elle revoit son mari et sa fille. L'accord se refait et la vie recommence. Un drame courant dans notre siècle. Un livre qui aidera de nombreux jeunes ménages aux prises avec les mêmes difficultés.

A. L.

Hermann Melville — « Moby Dick ». Maison Mame, Tours, France, 1953. 19 cm. 224 pages.

Moby Dick, l'énorme baleine à tête blanche est devenue une figure de légende. Qu'est au juste ce monstre insaisissable, « esprit du mal parcourant les mers sous la forme d'un grand poisson blanc » symbole de pérennité dont la généalogie remonte à l'époque antédiluvienne ? Dans cette lutte qui oppose la bête mystérieuse à un capitaine infirme, la réponse nous est donnée. Aventure émouvante. Belle histoire pour les jeunes.

A. L.